

PER

0-54

CON

L'OISEAU BLEU

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE POUR
LA JEUNESSE

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

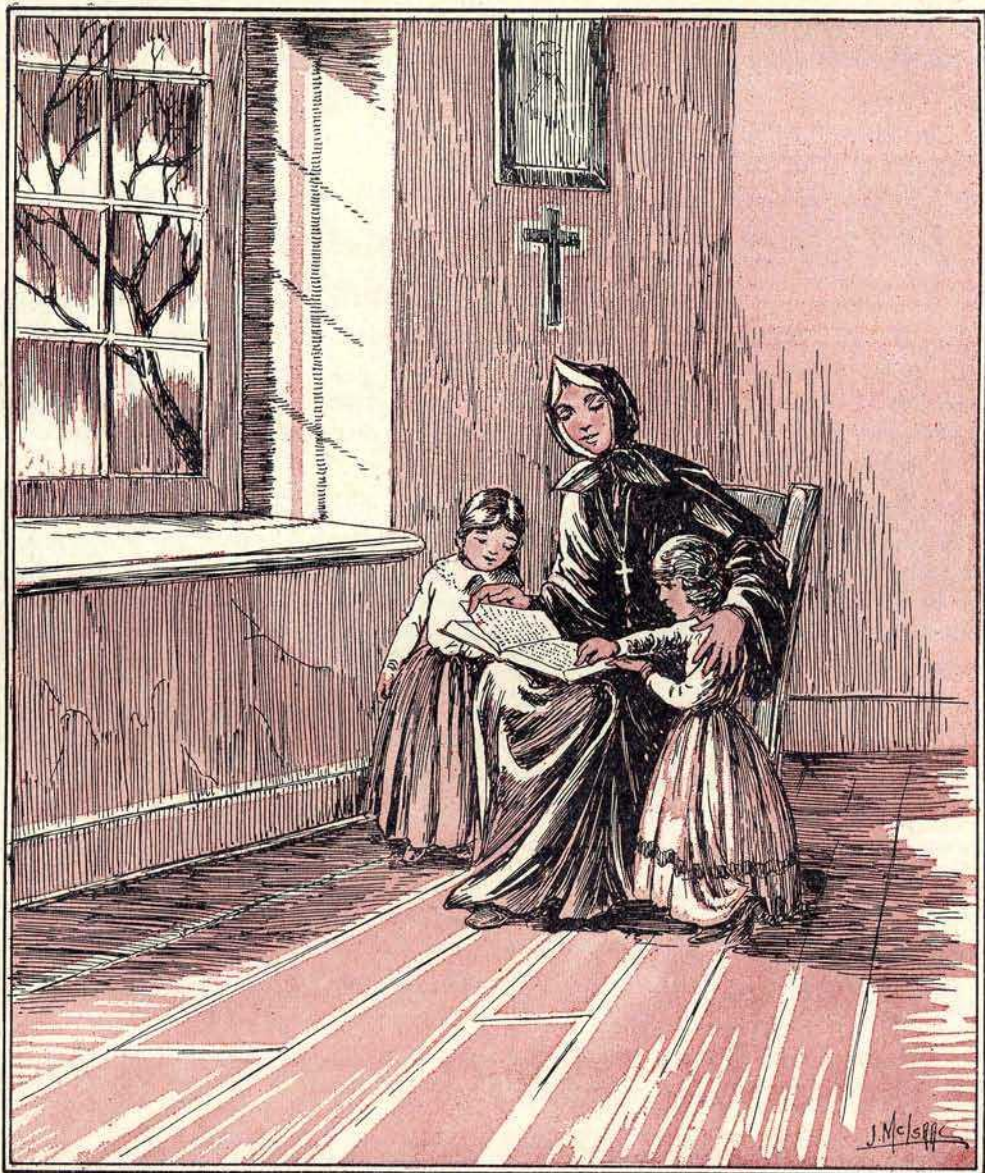
Rédaction, Administration et Publicité
1182, rue Saint-Laurent
MONTREAL
Téléphone: LANCASTRE 4364

Abonnement annuel:
Canada et Etats-Unis: 50 sous
(Payable au pair à Montréal)
CONDITIONS SPECIALES
aux écoles, collèges et couvents

VOL. XI — Nos 8-9

MONTRÉAL, AOÛT-SEPTEMBRE 1931

Le numéro 5 sous



AU TEMPS DE VILLE-MARIE

AU TEMPS DE VILLE-MARIE

PAUL de Maisonneuve, animé d'un grand zèle pour la gloire de Dieu et le service du Roi, avait fondé Ville-Marie en 1642.

Gouverneur de cet établissement, il l'entourait de la plus tendre sollicitude, avec l'aide de Mlle Jeanne Mance qui avait à cœur le succès de cette entreprise et qui le secondait de toute son âme.

Pendant un voyage en France, Maisonneuve réussit à composer une recrue de plus de cent hommes qu'il amena à Ville-Marie en 1653. Ce fut le départ d'une nouvelle ère de progrès.

En même temps que ce groupe de colons et de soldats arrivait à Montréal une jeune personne, appelée à être d'un puissant secours pour cette ville naissante. C'était Sœur Marguerite Bourgeoys.

En la présentant à Mlle Mance, Maisonneuve ajouta avec un plaisir non dissimulé: "C'est encore un fruit de notre Champagne, qui semble vouloir donner à ce lieu plus que toutes les autres provinces ensemble". Ces deux filles de bien s'entendaient à merveille et, quoique d'une manière différente, travaillèrent avec une ténacité à toute épreuve au développement et à la sanctification de la Nouvelle-France.

M. de Maisonneuve avait espéré que Sœur Bourgeoys, peu de temps après son arrivée à Ville-Marie, se consacrerait à l'instruction des enfants. Celle-ci écrit: "On a été environ huit ans sans pouvoir garder d'enfants à Montréal, ce qui donnait bonne espérance, puisque Dieu gardait les prémices. La première qui est restée vivante fut Jeanne Loisel, que l'on me donna âgée de quatre ans et demi et qui a été élevée et a demeuré à la maison jusqu'à son mariage. Jean Desroches est venu après".

Dieu devait se servir de son humble servante pour accomplir de grandes choses en ce pays nouveau. En 1640, les *Associés de Montréal* s'étaient engagés à établir une communauté. Elle se chargerait d'élever et d'instruire les jeunes filles françaises et sauvages de la Colonie. Depuis 1653, Sœur Bourgeoys n'avait eu sous ses soins que très peu d'enfants, mais avec les années la population se multipliait. Il devenait urgent de construire une école pour recevoir les enfants et leur procurer les bienfaits de l'instruction.

M. de Maisonneuve offrit à Sœur Bourgeoys une maison en pierre de trente-six pieds de long sur dix-huit de large, à proximité de l'hôpital, avec un terrain contigu de quarante-huit perches, pour servir aux récréations des maîtresses et des enfants.

Dans l'acte de donation signé le 22 janvier 1658, M. de Maisonneuve spécifiait que cette "concession était faite pour servir à l'instruction des filles de Montréal audit Ville-Marie, tant du vivant de ladite Marguerite Bourgeoys qu'après son décès, à perpétuité". Sœur Bourgeoys, alors âgée de 38 ans, accepta le même jour la donation par-devant Bénigne Basset, greffier de la justice des seigneurs de l'île.

Voilà l'origine bien modeste de cette institution, connue depuis sous le nom de *Congrégation de Notre-Dame*.

Cette communauté compte aujourd'hui un grand nombre d'établissements florissants et rend à l'Église et à notre patrie des services inappréciables.

Reconnaissance inaltérable à la vénérable Marguerite Bourgeoys.

QUATRE VOLEURS DANS LA BERLINE DE MONSIEUR LE CURÉ

POUR célébrer la visite de l'évêque, les petits bourgs brandissent leurs drapeaux; les oriflammes palpitent au vent; les fanfares claironnent à cœur joie. Les paroissiens endimanchés circulent par les chemins; les chevaux en laisse, sur le terrain de l'église, mâchonnent leur avoine; la nichée, alignée dans la sacristie, attend son tour pour entrer au confessionnal.

Un air de fête gagne tout le monde, jusqu'aux poules du presbytère, qui gloussent pieusement. Le chien, un terrier aux oreilles doublées d'or roux, s'agite comme la mouche du coche. Ti-Biscuit, la cuisinière, a le nez rouge plus encore que d'habitude. Du fourneau, où elle fait des stations prolongées, sortent des friandises parfumées.

Il a fait une chaleur de juin, précoce promesse d'un été torride. Avec la fraîcheur du soir tombant, les bourgeois du village ont repris leurs coutumes régulières. Sur leur galerie sans bras, ils prennent le serein en se berçant. Les jeunes, deux à deux, font les cent pas sur le trottoir, pour éventer les nouvelles et surveiller les mouvements des messieurs du clergé attroupés autour de Monseigneur.

Il faisait brun, quand l'attention des badauds fut attirée par une voiture originale. Ce fiaere, à la capote bordée de frange, ressemblait à s'y méprendre à la berline de Monsieur le Curé. Il n'en pouvait exister qu'une du genre. Je ne crois pas que sa pareille ait jamais vu le jour.

Sur la berline aux deux sièges accolés dos à dos, comme les banquettes des wagons de chemin de fer, était attelé le cheval blanc du boucher. L'attelage disparate ne manqua pas de mettre en ébullition les industries des cervelles oiseuses.

Pierre, le boucher, est célibataire. Pour tromper la longueur des jours et brouiller les dates du calendrier, il se pique le nez souvent. Il a tout de même le culte du souvenir. La seule femme qu'il eût aimée, lui en ayant préféré un autre, il reporta son orgueil sur sa bête. Passée au bleu de lessive, il l'exhiba maintes fois à la foire rurale, la crinière nattée comme celle des confirmantes de demain.

—C'est bien, en effet, la berline du presbytère; mais qui sont donc ces quatre polissons qui, depuis au moins trois quarts d'heure,

passent et repassent dans une ronde infernale. Voyez comme ils virent! Ils finiront sûrement par démolir quelque poteau de téléphone ou par monter sur quelque perron.

Ils sont gris, ils chantent. Le même refrain revient à chaque couplet:

Toulaïtou-laïtou-la, la,
Qu'il n'était pas bête ce crapaud-là!

Quelle fable burlesque emporte le vent du soir:

Un crapaud brûlait d'amour
Pour une grenouille des alentours.
Elle lui dit: gentil crapaud,
Ton langage fait rougir ma peau.

Telle une bacchanale de troupiers, les voix reprennent:

Tou laïtou-laïtou-lala,
Qu'il n'était pas bête ce crapaud-là!

L'père sans pitié dit au crapaud:
J'ai dans ma poche un grand couteau.
—Pourquoi être aussi brutal?
J'ai pourtant pas fait tant de mal.

La vitre des rentiers s'est éteinte. Le refrain se perd au loin. —Ce sont des "jeunesses" en train de fêter, se disent les vieux scandalisés. Quel charivari quand l'évêque est dans la paroisse! Une vraie disgrâce pour Monsieur le Curé!

* * *

Débarqué par le train de nuit, Démétrius, qui fait sa vie des activités de son patelin, s'attarde à son bureau, à faire le relevé des transactions de la journée. Il revient de la ville et devra servir de parrain à tous les mioches qui, sous le sceau du soufflet de l'évêque, deviendront demain des soldats du Christ.

Le cher homme ne connut jamais le soupçon ou la méfiance. Il ne prit donc même pas la peine de refermer les lattes vertes des volets. Livré en pleine lumière aux passants, il procédait tranquillement à son opération. Les billets de banque s'empilaient, puis les pièces de monnaie: ainsi fait le joueur qui, enfin resté seul, peut mesurer ses bonnes ou mauvaises fortunes de la soirée.

Démétrius ne vit donc pas les quatre individus louches qui, après l'avoir attentivement épié, s'évaporaient dans la nuit.

Il était minuit passé, quand rentra François, le troisième fils, pâle et transi.

—Es-tu malade, demande Démétrius?

—Ce n'est rien, répond évasivement le jeune faraud.

Contrairement à son frère, qui se sert d'un crâne de mort en guise de pot à tabac, l'adolescent a frayeur des trépassés. Le souvenir des absurdités que lui fit commettre sa terreur irraisonnée lui ferme la bouche. N'a-t-il pas, une nuit, couru d'épouvante dans toute la maison, tel un matou pris du haut mal? La serinette du réveille-matin venait de lui rappeler une messe promise pour l'âme d'un copain foudroyé en jouant au gouret. Et la veille encore, au petit jour, le piano carré s'est animé d'une gamme grêle. François s'enfouit sous ses couvertures, haletant et en sueurs, plutôt que de se renseigner sur le pianiste somnambule. La chatte d'Espagne, en mal de maraude, se promenait en pantoufles sur les touches d'ivoire.

S'il n'eût été retenu par un faux respect humain, le jeune homme aurait confessé la souleur qui, il y a un instant, lui fit courir un frisson le long de l'échine. Au moment de remiser Café, la jument brune, il perçut des chuchotements. Des formes humaines remuèrent sur le fenil.

Que fût-il advenu, s'il eût parlé? On lui aurait probablement répondu qu'il rêvait debout. Peut-être aussi, le huissier prévenu, en compagnie d'un ou deux fiers-à-bras, aurait-il sauvé la situation.

Les gens de la maison étaient tous plongés dans un profond sommeil, quand Madame Démétrius s'éveilla en sursaut. Un coup de foudre éclate en fracas.

—C'est le tonnerre, signale-t-elle à son mari. Le ciel est en feu!

Une lumière aveuglante darde dans la porte vitrée du cabinet qui donne sur la salle à manger.

Sur la pointe des pieds, elle se porte vers la lueur. Les becs de gaz sont grands ouverts dans le magasin attenant au bureau et, près du coffre-fort éventré, la flamme blanche éclaire trois hommes agenouillés, qui en fouillent minutieusement le contenu. Quelle audace ont ces voleurs de grands chemins!

Le mur, sous la détonation de la nitroglycérine, a reculé de plusieurs pouces et une pharmacie de fioles brevetées s'est précipitée en éclats sur le parquet de bois.

Surexcitée par sa découverte, elle revient prestement rendre compte de sa reconnaissance sur les lignes envahies.

—Rien à faire, constate Démétrius. Ces bandits sont armés. A peine le temps de fuir à l'étage supérieur, par un escalier dérobé. Mais quelle sottise de n'avoir pas pris avec soi son pistolet! Peut-être, n'est-il pas chargé,



conclut-il drôlement. Il n'a servi qu'une fois, pour délivrer du fardeau de la vie un pauvre dogue neurasthénique, et une autre fois, pour tirer à blanc dans la tragédie des "PIASTRES ROUGES"!

De la fenêtre d'en-haut, l'on surveille le départ des voleurs qui, un après l'autre, s'évadent par le châssis du bureau. Un quatrième, au poste de vigie, appuyé sur le mai d'en face, fait le guet autour de lui.

Peine inutile. Le petit bourg est amorti par la torpeur de la nuit tiède. D'ailleurs, n'ont-ils pas lié avec des cables les portes extérieures de la maison, ainsi qu'entre elles, celles qui communiquent de la salle à manger au bureau et à l'entrepôt du rez-de-chaussée.

Enfin, la vie est sauve et le coffre-fort était vide! Démétrius avait eu soin d'enfourer son avoir dans les profondeurs de son habit.

Consternation dans le village, qui s'éveille d'un cauchemar! Tout le monde veut voir la caisse de fer réduite en pièces. Les cambrioleurs ont pris la clé des champs. Le cheval de Pierre halète encore dans l'écurie, après sa course folle aux mains de quatre démons sortis de l'enfer. La dame Pélisson, ménagère du boucher, s'est vu chiper sa corde à linge, qui servit sans doute à barricader et isoler l'habitation pillée. Jamais vit-on, de mémoire d'homme, de vol aussi hardi!

Et pourtant, Démétrius dans son fauteuil, au sanctuaire, où officie l'évêque, vient de s'adapter gravement à son rôle de parrain des confirmants. A peine si son visage

placide trahit quelques traces d'insomnie. Il prête l'oreille au chœur des écoliers qu'il a initiés aux secrets du plain-chant. Leurs voix claires et limpides rajeunissent les répons des vieux chantres qui mâchent des racines en baragouinant du latin.

A quelque temps de là, en entrant à la banque de la petite ville voisine, Démétrius s'entend interpeller :

— On ne se défend donc pas chez vous, quand les voleurs font sauter l'établissement ?

— A quoi bon tirer ? Une balle en aurait appelé quatre autres. Je voudrais bien t'y voir, Pintendre, toi qui ne crains pas la poudre, reprend le nouveau-venu, piqué au vif.

Sa curiosité ne tarda pas à être satisfaite. Pintendre, à son tour, devait savourer l'aménité d'une rencontre avec ces pillards nocturnes.

Quelques jours plus tard, *"L'UNION DES CANTONS DE L'EST"*, un journal local, portait sous la rubrique : *"Audacieux Assaut de Nuit,"* le récit suivant :

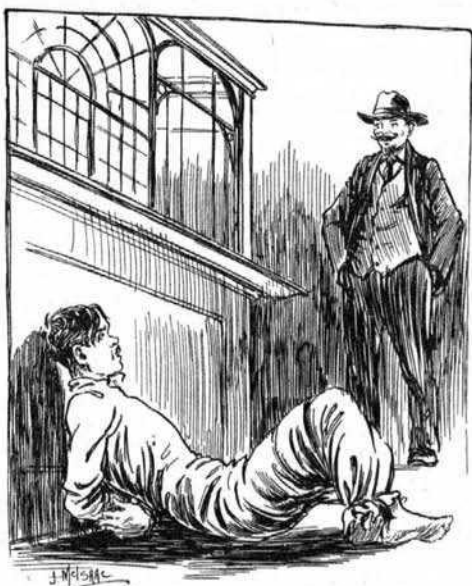
"Des bandits armés se sont introduits dans la Banque Laurentienne, à la faveur de l'obscurité, par un soupirail du rez-de-chaussée. Conrad Pintendre, le caissier, était de faction. Sur son refus de livrer le secret de la voûte de sûreté, il fut immobilisé sur place, ligoté et baillonné. Sidéré d'épouvante, il suivit des yeux les agissements des voleurs qui consommèrent leur forfait au moyen de dynamite.

"Un fracas s'ensuit. A l'odeur de poudre répandue dans l'édifice, le gérant, qui loge à l'enseigne de la Banque, comprend qu'il s'agit d'un attentat des plus osés. Impuissant, tremblant de bouger, il mande à son secours le maire de la ville.

"Le maire Guilmette, coroner du district n'a frayer ni des vivants ni des trépassés. Avec le sang-froid qui le caractérise, il se rend immédiatement sur le lieu du sinistre.

"Dans l'escalier, qui conduit au refuge de nuit de Pintendre, il croisa quatre hommes à l'œil suspect, sous une casquette à large visière. Leur besogne accomplie, les mal-fauteurs prenaient congé. Ils toisèrent avec dédain le paisible noctambule, jugeant qu'en pareille occurrence, un citoyen qui fume la pipe, tout en pesant sur sa canne d'un pas affermi, est un bipède peu ordinaire et peu dangereux. Ils s'effacèrent donc le long du mur et lui livrèrent passage, sans qu'un mot ou une menace fussent échangés de part et d'autre.

"Le docteur pénètre alors dans la guérite du caissier. Apercevant Pintendre ligoté dans un angle de la pièce, piteux dans sa tenue de nuit, à demi asphyxié par les gaz de l'explosion, il ne put réprimer un éclat de rire sardonique :



— "Faut-il tenir une enquête, demande le Coroner ?

— "Il faut surtout me délier au plus vite, j'étouffe ! soupire la victime, consciente du ridicule où il est réduit."

* * *

A plusieurs milles de là, Démétrius dans son village, la gazette sous les yeux, déclare l'aventure fort plaisante. A l'appareil téléphonique, il réclame :

— *Longue Distance*, s'il vous plaît. Je veux parler à la Banque Laurentienne, au caissier Pintendre.

Au caissier mal dégrisé qui signale sa présence à l'autre bout du fil, il s'enquiert : — Comment se défend-on à la Banque, quand les voleurs y sont ?

— Nous en recauserons, Monsieur Démétrius, répond Pintendre, reconnaissant son interlocuteur à son propre défilé !

Grâce à l'astuce des gendarmes de la Police Provinciale, les quatre bandits furent incarcérés. Peut-être auraient-ils plus facilement échappé aux limiers, s'ils eussent continué à voyager dans la berline de Monsieur le Curé.

Marie-Rose TURCOT

A L'ÉCOLE DU VILLAGE

L'instituteur—Quel est l'animal qui nous fournit le boudin ?

Un élève—Le charcutier, monsieur.

LE PETIT BERGER

C'EST aux petits, aux tout petits, que je veux raconter aujourd'hui une histoire, et j'y prends un réel plaisir car "les moins de cinq ans" sont mes meilleurs amis. Tout ce que nous leur racontons est si intéressant, ils nous croient toujours.

Voici l'histoire que mes neveux, disons... Coco, il a trois ans et... Joujou qui a maintenant huit mois, écoutent avec une fervente attention.

Coco m'a dit—"Tante, raconte l'histoire du petit berger.

—Mon chéri, je te l'ai déjà racontée vingt fois, et puis, c'est ton tour, dis-moi ce qui arriva au petit Poucet...

—Oh non tante, toi d'abord. "C'est toujours la même chose, c'est encore moi qui dois parler.

Et bien, mes petits, il y avait donc un jour un petit berger...

—Tante, qu'est-ce que c'est un berger?

—Mais tu le sais.

—Ah oui, le petit garçon des moutons...

—Mais ce n'est pas le garçon des moutons, c'est un garçon qui garde les moutons...

—Garder les moutons, qu'est-ce que c'est?

—C'est veiller à ce qu'ils ne s'éloignent pas trop...

—Le loup viendrait les chercher?

—Oui...

—Mais papa dit qu'il n'y a pas de loup et que je suis un froussard...

—Écoute, mon Coco, si tu veux connaître mon histoire, laisse-moi parler sans m'interrompre.

Et Joujou, aux cheveux frisés, semble m'approuver avec des han-han-han satisfaisants.

—Et bien, voilà. Ce gentil berger était bien joli, brave, bon gardien, il aimait beaucoup ses moutons, mais par malheur, il avait un vilain défaut, le plus vilain peut-être, il était menteur. Ainsi pour s'amuser, il criait tout à coup très fort: "Au secours! Au secours! Au loup!" Tous les autres bergers des alentours arrivaient en courant, armés de bâtons pour chasser le loup. Et notre petit menteur de rire de tout son cœur en voyant ses amis tout rouges, tout essoufflés de leur longue course, il les avait fait venir pour rire ainsi d'eux, car de loup, il n'y en avait point.

C'est un tour qu'il aimait leur jouer trop souvent, vous le verrez, mes enfants.



—Et les moutons, est-ce qu'ils riaient?

—Les moutons ne rient jamais.

—Ah! et puis le berger qu'est-ce qu'il fit?

—Le berger, il a été puni...

—Par sa maman?

—Non, par le loup lui-même. Car un jour, de s'entendre appeler sans cesse ainsi par le berger, il vint réellement. Comme le petit berger l'appelait de nouveau en criant: Au loup! Au loup! il vit tout à coup sa longue tête fine, ses yeux brillants, sa gueule ouverte, ses dents pointues. Il se mit à crier, cette fois-ci pour tout de bon: "Au secours! Au secours! mais les amis du berger qui l'entendirent encore une fois, se mirent à rire à leur tour, ils se disaient: "Le vilain menteur veut encore se moquer de nous, il veut nous faire accourir afin de s'amuser à nos dépens. Restons ici. Ils ne bougèrent pas, ne s'imaginant jamais que le loup cruel était réellement à dévorer le troupeau du berger menteur. Le loup en effet s'approcha, vit et sentit les tendres petits moutons: "Tous ces petits agneaux pour moi, quel déjeuner!"

Il était bien puni le pauvre berger, ses petits moutons tremblaient; que faire pour les sauver? Et ses amis qui ne venaient pas à son secours. Au secours! Au secours! Venez, mes chers amis! Mais personne ne venait, on ne le croyait plus. Le loup sauta sur le plus petit des moutons et l'emporta dans le bois, il revint les chercher tous, les uns après les autres, et les dévora jusqu'au dernier; lorsqu'il ne resta plus sur l'herbe qu'un peu de laine blanche par-ci par-là, ses yeux se mirent à briller encore plus, sa gueule s'ouvrit encore plus grandement, et il dirigea ses pas vers notre malheureux menteur...

—Comment, le loup avait encore faim?

—Oui, et le meilleur dessert pour les loups

c'est un enfant menteur. Le loup approchait toujours, alors le pauvre enfant poussa un cri de frayeur, autant que le lui permit le loup qui le tenait déjà entre ses pattes, et il perdit connaissance. Quand il revint à lui...

— Dans le ventre du loup?

— Dans son petit lit...

— Ha!!!

— Le petit berger, qui n'était plus menteur, après la bonne leçon qu'il venait d'avoir, avait fait un rêve. Sans prendre la peine de s'habiller, encore tout épouvanté, tremblant, croyant voir encore le loup, il courut à ses petits moutons qui dormaient tous en rond, il n'en manquait pas un. "Ah! quel bonheur, le méchant loup n'est pas venu;" les moutons furent embrassés les

uns après les autres par le petit berger qui les aimait tant et qui avait eu si peur. A partir de ce moment, le berger ne fit jamais aucun mensonge. Il était guéri.

— Moi aussi, je suis content, dit Coco, car j'ai eu peur pour les petits agneaux et aussi pour mon ami le berger.

— Je ne sais si Coco a bien compris ce qu'est un mensonge, mais chose certaine, la petite Joujou est profondément endormie.

— Tante, veux-tu...

— Qu'est-ce donc?

— Me conter une histoire?

— Laquelle?

— ... l'histoire du petit berger qui m'a fait si peur...

N. PARADIS

Prix de l'"Oiseau bleu"

offerts aux écoles, collèges et couvents,
offre spéciale à nos dépositaires

Nous invitons de nouveau toutes les maisons d'éducation, écoles, collèges et couvents, à participer à la distribution des prix de l'*Oiseau bleu* qui se fera en juin 1932 aux conditions suivantes:

1. Toute maison d'éducation, dépositaire de l'*Oiseau bleu*, aura droit à un volume canadien pour chaque quantité de 150 exemplaires de la revue vendus à ses élèves, à partir de l'édition de septembre 1931 jusqu'à celle de mai 1932 inclusivement.

2. En plus des volumes de prix, chacune de ces maisons d'éducation aura droit à une médaille en argent pour chaque quantité de 850 exemplaires de la revue vendus durant la même période;

3. L'administration de l'*Oiseau bleu* fera parvenir aux maisons d'éducation avant le 18 juin 1932 les prix auxquels elles auront droit, pourvu que toute somme due à l'*Oiseau bleu* ait été acquittée à cette date par ces dépositaires;

4. Cette offre est faite à toutes les maisons d'éducation actuellement dépositaires de l'*Oiseau bleu* ainsi qu'à celles qui voudraient le devenir en créant un dépôt pour la vente de notre revue à leurs élèves au prix de 5 sous l'exemplaire. (Conditions spéciales à nos dépositaires);

5. Pour créer un nouveau dépôt ou pour toute commande supplémentaire de la revue, dans le cours du mois, écrire à l'*Oiseau bleu*, 1182, rue Saint-Laurent, Montréal, ou téléphoner à L'Anastre 4364.

Par leur active propagande, nos dépositaires se procureront de magnifiques prix pour récompenser leurs élèves. Cette aubaine n'est pas à dédaigner.

A l'œuvre donc et tout de suite. Que chacun réserve un cordial accueil à l'*Oiseau bleu*.

L'ADMINISTRATION DE L'OISEAU BLEU

NOS CHANSONS POPULAIRES

Collection E.-Z. MASSICOTTE

Tous droits réservés

Quand p'tit Jean revint du bois... riournelle

Allegro moderato Collection E.-Z. Massicotte

Quand p'tit Jean re-vint du bois, Quand p'tit Jean re-vint du bois,
 Trou-va la têt' de son ân', Que les loups a-vaient man-gé'
Parle Ah! tête, pauvre tête Tu ne port'-ras plus de brid'
 ca-ri-on-net-te, Ni de brid' ni de bri-don, Ca-ri-on-nons'

Tous droits réservés

— 2 —

Quand p'tit Jean revint du bois, (bis)
 Trouva le cou de son âne
 Que les loups avaient mangé
 (Parlé)—Ah! cou, pauvre cou—
 Tu ne port'ras plus d'collier
 Carionnette!
 Ni collier, ni colliéron
 Carionnons!

— 3 —

Quand p'tit Jean revint du bois, (bis)
 Trouva le dos de son âne
 Que les loups avaient mangé
 (Parlé)—Ah! dos, pauvre dos—
 Tu ne port'ras plus de selle
 Carionnette!
 Ni de selle ni sell'ron
 Carionnons!

— 4 —

Quand p'tit Jean revint du bois, (bis)
 Trouva la queue de son âne
 Que les loups avaient mangée.
 (Parlé)—Ah! queue, pauvre queue—
 Tu ne chass'ras plus de mouches
 Carionnette!
 Ni de mouch', ni de mouch'rons
 Carionnons!

Les couplets augmentent suivant l'inspiration et la fantaisie d'un chacun.

NOTA. — Depuis 1883, nous avons recueilli, de cette chanson, diverses variantes quant à l'air, aux paroles et au refrain, tant dans la région de Montréal que dans celle des Trois-Rivières.

E.-Z. MASSICOTTE

LA CARAVANE PART

RAVIS, exaltés, criant, riant, se bousculant, Louis, Claude, leur petite amie Marguerite, leur petite sœur,—qui, vraiment celle-là, ne voit pas encore ce qui lui arrive,—envahissent le train où ce soir ils vont coucher...

O merveille d'un grand voyage...

Bagages. Parents. Installation bruyante, fiévreuse de tout et de tous! Que c'est excitant!

Pour que petite sœur puisse plus tôt dormir, Louis, Claude, Marguerite, avec une des mamans, ont le privilège insigne d'aller au balcon observatoire voir courir les porteurs à casquette rouge, les nègres aux dents si blanches, les wagonnettes où, avec des cris de joie, ils reconnaissent soudain leurs malles, et la voiture bleue de la petite sœur!

Le train part, et muets, ils guettent le pont Victoria, si long, si amusant à traverser. Enthousiasme renouvelé. Marguerite qui est de Montréal, renseigne sur les points saillants du spectacle ses deux jeunes amis. Mais Louis et Claude, pour n'être pas en reste, lui dérivent d'avance ce qu'elle verra

demain, eux qui, pour la troisième fois prennent ce cher "Océan Limité".

Et l'"Océan Limité" file, le soleil disparaît, l'ombre est maintenant dévorée par le long train illuminé.

—Allons, les enfants, il faut rentrer...

Dans les compartiments, les lits sont faits, mais Louis et Claude sont fort déçus que Marguerite ne partage pas leurs lits. Innocemment, ils avaient cru que ce serait ainsi.

Rires. Cris. On juche en haut les deux petits gars, et ils se penchent, font des "mamours" à Marguerite qui s'en va vers l'autre cabine. Et pleuvent ensuite les recommandations parentales: soyez sages. Taisez-vous. Dormez ou l'on ne vous amènera plus. Jusqu'à la petite sœur qui sur son sofa, exaltée, les yeux larges ouverts, gazouille.

On dirait que jamais le calme ne se fera, que jamais le sommeil ne vrainera ces enfants trop heureux... Puis, tout à coup, ils ne bougent plus et leur souffle est égal malgré le roulement saccadé du train, les arrêts brusques, le tintamarre incessant...

A peine le soleil levé sur le bas du fleuve, vers le Bic, les enfants reprennent vie. Il est tôt. Il est odieusement tôt. Les parents en bâilleront toute la journée, mais rien à faire... qu'à se résigner.

Et il faudrait aller manger tout de suite, et ils tourmentent, se lamentent, jusqu'à ce qu'enfin retentisse dans le couloir la voix sonore du nègre criant: "First call for breakfast!"

Le joli déjeuner! des fruits, du lait, des œufs, de la crème, comme chez vous! et en plus, quel spectacle par les larges fenêtres: le train a cessé de suivre le grand fleuve, mais il longe des lacs, des rivières, des montagnes: c'est bientôt la Métapédia limpide et l'odeur vivifiante de ses forêts.

Les heureux petits enfants qui si jeunes connaissent tant de leur pays. Leurs yeux pétillent. Claude rappelle pour Marguerite ses souvenirs... ses souvenirs! et c'est quatre ans qu'il avait quand il y a deux ans, il est passé par là...

A Métapédia, changement de train. Il est dix heures. Il fait chaud. L'air a un parfum nouveau. Les enfants courent d'un bout à l'autre du quai, en attendant de repartir...

Quand on l'installe dans son fauteuil, la petite sœur fatiguée pleure un peu puis s'endort. Le train s'en va un moment entre les montagnes resserrées; et à un détour de la voie apparaît toute bleue la merveilleuse



baie des Chaleurs. D'abord on voit encore l'autre rive, Campbellton avec ses cheminées bouillonnantes, mais tout à l'heure déjà la mer sera sans borne.

Claude, Louis, Marguerite de la plate-forme à l'arrière suivent les variations de paysage, et au bout d'une heure guettent le moment de descendre, l'arrivée, l'imprévu...

Sur la mer si bleue la voile blanche d'une barque au loin ressemble à un papillon, et des mouettes planent, les ailes lumineuses...

* * *



Le lendemain, sur la longue plage de sable blond aussi fin que du sel, les quatre petits enfants font des taches rouges, bleues, jades, jaunes.

Louis, des deux mains, creuse des tunnels. Claude trace des voies ferrées qui zigzaguent...

Marguerite, avec un joli sas, passe le sable comme de la farine.

Louis et Claude, du coin de l'œil, lui envient ce sas si amusant.

Puis ils vont tous à la recherche des coquillages et quand ils reviennent, se fâchent, crient. Des grandes personnes ont marché sur leur voie ferrée, ont enfoncé les tunnels.

Ils pleurent ainsi pour rien parce que, vraiment, sans ces petits chagrins ils seraient trop heureux. S'ils étaient sans cesse ravis comme ils devraient l'être, ce serait trop beau.

Seule, la petite sœur, dans son coin de sable, rit aux anges. Le dos au soleil dans sa culotte de bain rouge, elle plonge dans le sable brûlant ses tout petits doigts, et le laissant ensuite couler de ses mains, elle jase et raconte je ne sais quoi aux coquillages...

Michelle LE NORMAND
Bonaventure, le 26 juillet 1931.

NOUVEAU CONCOURS

mais de... photographies cette fois

L'Oiseau bleu de juin-juillet vous a fait connaître, gentils lecteurs et charmantes lectrices, les conditions de notre concours institué "pour le temps des vacances".

Ce concours comprenait trois sections:

1. Monuments historiques.
2. Scènes champêtres.
3. Paysages.

CONDITIONS:

Faites-nous parvenir d'ici au 15 septembre une ou plusieurs photographies, prises au cours des mois de vacances. Vous courez la chance de gagner l'un des nombreux prix qui seront distribués aux vainqueurs au mois d'octobre prochain.

DOUZE PRIX AUX GAGNANTS

Un généreux donateur nous a offert pour ce concours une somme de quinze piastres (\$15.00). Nous l'en remercions ici même cordialement.

1er prix \$3.00; 2e prix \$2.50; 3e prix \$2.00; 4e prix \$1.50; 5e, 6e, 7e, 8e, 9e, 10e prix \$1.00 chacun; 11e prix: L'Oiseau bleu relié de 1930; 12e prix: un abonnement d'un an à L'Oiseau bleu.

Adressez-nous vos photographies le plus tôt possible, car le concours sera terminé le 15 septembre au soir.

LE DIRECTEUR

COUPON DE CONCOURS

A découper et à renvoyer au Directeur de L'Oiseau bleu, 1182, rue Saint-Laurent, à Montréal, avec photographies. Donne le droit de participer au concours de photographies organisé par L'Oiseau bleu.

(Août-septembre 1931)

LA LEÇON DE NOS MONUMENTS



*Le buste du Dante
au parc LaFontaine*

IL est de bon goût, mes jeunes amis, de venir saluer, en ce premier mois de votre année scolaire, l'image d'un des plus grands esprits que l'humanité ait connus, l'auteur de *La Divine Comédie*, le sublime poète italien, Dante Alighieri.

Me permettez-vous de rappeler ici un souvenir personnel intéressant? Un poète canadien aux idées somptueuses et élevées, Charles Gill, mort, hélas! depuis plus de quinze années déjà, disait un jour ceci du grand Florentin: "Si quelque habitant d'une planète absolument étrangère à la nôtre nous priait un jour de lui désigner un terrien, dont l'esprit fut le plus représentatif de notre génie humain, il faudrait sans hésiter lui nommer le chanteur de *La Divine Comédie*, Dante, l'immortel poète des rives de l'Arno".

Et ce jour-là, allez, mes jeunes amis, Charles

Gill, le poète canadien fut près, bien près de la vérité... Vous le constaterez vous-mêmes, plus tard, en lisant ces trois purs chefs-d'œuvre que sont le Paradis, le Purgatoire et l'Enfer du Dante. Ne trouverez-vous pas de beaux exemplaires de ces œuvres, justement en cette Bibliothèque de la Ville de Montréal qui nous fait face et qui abrite, sous son ombre hospitalière et fastueuse, quelques-uns des beaux livres dont s'honore l'humanité.

Mais qui a offert à la Ville de Montréal ce buste délicat et artistique du Dante?

Ce fut, mes jeunes amis, la colonie italienne de la Métropole. Elle a inscrit elle-même son nom sur le monument. Voyez.

Ce buste est l'œuvre de M. Balboni Carlo, sculpteur italien de Montréal, "qui s'est inspiré à son sujet, nous disent les auteurs des *Monuments commémoratifs*, du buste du Dante qui se trouve dans le musée de Naples".

Le monument fut dévoilé le 22 octobre 1922, en présence du Maire de Montréal (alors l'honorable Médéric Martin), de plusieurs échevins, du Consul général d'Italie, le comte de Belognesi, et de plusieurs membres distingués de la colonie italienne.

"A Montréal, la plus grande ville latine de l'Amérique du Nord, a dit au début de son discours, en excellent français, M. Cesare Consiglio, président du Comité du Monument, les Italiens sont heureux d'offrir ce buste de leur grand poète, pour orner un des plus beaux paires de la Cité".

Allons, mes jeunes amis, approchez-vous tous, admirez durant quelques instants cette œuvre élégante de sculpture. Puis, inclinez-vous bien bas devant ce masque d'homme, si admirable de force, de puissance et d'élévation spirituelle.

Hé! Dante n'appartient pas seulement à l'Italie, dirons-nous avec l'écrivain français Henry Cochin, "depuis un peu plus de cent ans, il a débordé sur le monde. Sa gloire monte d'âge en âge. On dirait qu'il rajeunit à mesure que l'humanité vieillit".

"Ce grand personnage de la plus haute élite humaine d'un beau temps et de tous les temps", s'est aussi exclamé Charles Maurras, un autre écrivain distingué de la France.

Bonjour, bonjour, mes jeunes amis, au mois prochain!

Etienne DE LAFOND

LE QUESTIONNAIRE DE LA JEUNESSE

A L'ÉCOLE

1. Le mois de septembre présente-t-il un aspect intéressant de la vie écolière?—Oui, parce que c'est le mois de l'ouverture des classes. Les vacances sont terminées et c'est le temps, pour les enfants qui se sont bien reposés, de retourner à leurs livres.

Q. Où Jeanne va-t-elle d'un pas un peu distrait?—En classe, naturellement, mais, elle est curieuse, comme on l'est souvent à son âge, et elle aime à regarder ce qui se passe sur son chemin.

2. Que remarquez-vous chez Louise?—Elle est sérieuse, marche d'un pas ferme et sait se tenir droite, sans plier les épaules, comme le font trop de jeunes élèves.

3. A quoi lui servira la règle que Juliette tient dans sa main gauche?—A dessiner et à faire des lignes bien droites et de même longueur dans ses cahiers.

4. Corinne est-elle avancée en classe?—Oui, si l'on en juge par les livres ceinturés d'une courroie qu'elle apporte avec elle.

5. Pourquoi Jacques court-il?—Jacques est en retard. Il a dû faire un peu la paresse, écouter le langage de sirène de l'oreiller, être sourd à l'appel de sa mère insistant pour le faire lever à l'heure voulue. Il craint de se faire réprimander en arrivant la classe commencée.

Q. Dans quoi a-t-il mis ses livres?—Dans une serviette d'écolier.

6. Henriette aime-t-elle à s'instruire?—Oui; elle ne perd pas une minute. Elle étudie même sur son chemin à l'école. Tout en s'en allant, elle repasse la leçon que la maîtresse lui fera réciter tout à l'heure.

7. Françoise sait-elle sa leçon?—Oui, et le moment arrivé, elle répondra avec clarté et jugement, sans hésitation ni bredouillement, aux interrogations de l'institutrice. Françoise a de l'ordre. Rendue à l'école, elle enlève son manteau et l'accroche soigneusement dans le vestiaire, au crochet de la penderie qui lui a été assigné.

8. Marie et Madeleine sont-elles de bonnes amies?—Oui, si l'on en juge par leur attitude. Comme elles sont savantes, ou croient l'être, elles discutent entre elles de grands problèmes.

9. Qui Jules appelle-t-il?—C'est sans doute un compagnon avec lequel il serait heureux de faire route vers l'académie.

Q. Comment s'appelle le chien d'Ernest?—Médor; peut-être le bon Médor aspire-t-il à devenir un chien savant comme on en voit

dans les cirques; mais qu'il ne compte pas être admis en classe. Il devra revenir sur ses pas, ou attendre son maître bien patiemment à la porte de l'école.

10. Quelle coiffure porte Julie?—Un bérêt.

11. Que font près du tableau noir Jacqueline, Gabrielle, Lise et Suzanne?—Pendant un moment de répit, elles s'amuse. Au haut du tableau, l'une des grandes a dessiné une plante assez rare, objet de bien des superstitions: un trèfle à quatre feuilles. Lise, pour laquelle les lignes droites et les courbes n'ont pas de secret, a fait une caricature. Tout interloquée, Suzanne la regarde. Dans sa main gauche, Lise tient la brosse à effacer.

12. A quoi s'est occupé Henri durant les vacances?—Il a bien utilisé son temps. A l'emploi d'une compagnie d'explorateurs couchant sous la tente, il a été chargé de la correspondance. Voyez-le au grand air, souriant, promenant ses doigts agiles sur les touches de la dactylotype. Près de lui est une mallette contenant divers effets: lettres auxquelles il faut répondre, papier à correspondance, papier carbon, etc.

13. Juliette, Florence et Antoinette ont-elles l'air heureuses?—Oui, car toutes trois ont obtenu le diplôme convoité. Antoinette, en plus, a reçu de quelqu'une de ses connaissances une belle gerbe de roses.

14. Que représente cette scène?—Une classe de garçons. L'institutrice est à sa tribune. C'est grâce à son goût pour les belles choses de la nature qu'elle a placé sur la table un bouquet de fleurs. Elle interroge Paul. Ses trois compagnons écoutent attentivement. Tous quatre sont de bons élèves qui feront honorablement leur trouée dans la vie et atteindront à d'enviables situations.

15. Quel avantage la fin de l'année offre-t-elle aux jeunes orateurs en herbe?—L'occasion de faire leur discours de début.

16. Quelle est la clé ouvrant la porte des plus belles carrières?—Un bon diplôme.

17. Que récompense-t-on avec la médaille "Au mérite"?—L'application au travail, la bonne conduite et le succès.

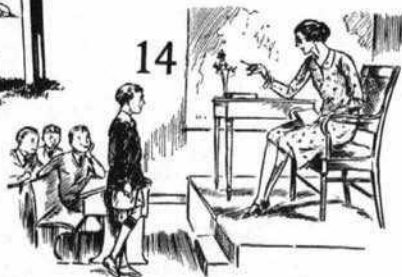
18. Marguerite a-t-elle fait une bonne année?—Son diplôme en est la preuve.

19. Qu'indique la figure de Louis qui vient de recevoir un parehemin?—La satisfaction du devoir accompli.

20. Où se portent les yeux d'André et de Simon?—Vers l'avenir, auquel, les études terminées, il faut songer sérieusement.

L'abbé Etienne BLANCHARD

À L'ÉCOLE



MONTCALM

VII

MONTCALM — SA VIE MONDAINE

AU mois de septembre, Montcalm alla se fixer à Québec, rue des Remparts. Le général, tout en fréquentant la société québécoise, préparait des plans de campagne, entretenait une correspondance avec les Ministres, sa famille et ses amis de France, puis la lecture occupait le reste de ses loisirs. Car, Montcalm, outre qu'il était un penseur, possédait encore une très haute culture littéraire. Si les circonstances lui avaient permis de retourner en France, il fût probablement devenu membre de l'Académie française: cette distinction s'accordait alors, comme aujourd'hui d'ailleurs, aux guerriers, amis des lettres.

Plusieurs salons se disputaient ses visites: entre autres, ceux de Mme de la Naudière, de Mme de Saint-Ours et de Mme Martin.

Souvent Montcalm gravissait la rue du Parloir, impasse située au sommet de la Côte de la Montagne, et se rendait chez de la Naudière, sa maison de prédilection. Le marquis admirait beaucoup Mme de la Naudière, une des femmes les plus remarquables de Québec, et estimait profondément son mari. La présence habituelle de Mme de Beaubassin dans ce salon le rendait encore plus attrayant. Cette dame, cousine des de la Naudière et petite-fille de Madeleine

de Verchères, charmait Montcalm par la grâce de sa beauté et l'agrément de sa conversation... Durant le carnaval de 1758 et celui de l'année suivante, elle fut l'objet particulier des attentions du général.

Montcalm fréquentait aussi le salon de la fameuse Mme Péan. Cette dernière, épouse d'un aide-major de Québec, jouissait d'une influence unique auprès de Bigot: elle intriguait sans cesse pour inonder ses amis de mille et mille faveurs. Proportions gardées, c'était une autre Pompadour.

Il n'est pas à propos de parler ici des spéculations frauduleuses du dernier intendant de la domination française. Tout le monde connaît assez le rôle néfaste qu'a joué Bigot, à cette époque critique de la Nouvelle-France.

Le misérable avait su s'entourer de plusieurs agents de son espèce; parmi eux se trouvaient malheureusement plusieurs fonctionnaires canadiens. Cette bande de concussionnaires s'entendait à merveille pour faire de l'administration de la colonie un système de coulage et de pillage qui les enrichissait au détriment des pauvres colons.

Bigot étonnait la société québécoise par ses réceptions magnifiques. Durant l'hiver, presque chaque soir, ses salons somptueux se remplissaient de dames en toilettes de bal et d'officiers en brillants uniformes. La musique était quelquefois le passe-temps, souvent on dansait, mais on jouait toujours éperdument.

Montcalm déplorait cette fureur du jeu, qui passionnait et ruinait les officiers. On lit dans son journal:

"Le jeu est la passion dominante de M. l'Intendant. L'autre jour, j'ai cru voir des gens qui avaient la fièvre chaude, car je ne sache pas avoir vu une plus grande partie, à l'exception de celle du roi."

Quoique le roi eût défendu les jeux de hasard, ses ordres étaient honteusement violés par l'intendant et tolérés par le Gouverneur. Montcalm en gémissait sans pouvoir y apporter remède. Restait bien au marquis un moyen de protester énergiquement: c'était de ne pas accepter les invitations de Bigot. Il ne laissait pas cependant d'y aller assez souvent, pour faire diversion, disait-il, à ses ennuis.

Je vais maintenant toucher à un point délicat: On a dit et répété que Montcalm n'aimait pas les Canadiens.



Dans une âme honnête et loyale comme la sienne, le spectacle des abus que je viens de signaler était bien propre à exciter la colère. Vous le comprendrez facilement. Il faut avouer, pourtant, que sa nature primesautière lui faisait manquer quelquefois de réserve et de tact. Il critiquait peut-être trop vertement la prétention et l'incompétence de certains officiers canadiens.

Toutefois, en étudiant son journal et sa correspondance, on voit que le marquis estimait beaucoup notre nation. N'écrit-il pas un jour au Ministre de la Marine: "Quelle colonie! Quel peuple! Ils ont tous foncièrement de l'esprit et du courage."

Les colons, en retour, aimaient le général. Souvent, les bons habitants allaient porter à leurs curés des intentions de messe pour M. de Montcalm.

Le carnaval de l'année 1758 s'acheva, d'une façon étourdissante, par trois grands bals auxquels Bigot convia toute la société québécoise.

Le contraste de ces fêtes avec la misère publique soulevait l'indignation des honnêtes citoyens. A Québec, le pain manquait et le blé se faisait rare à la campagne. Au printemps, la détresse devint extrême. Des gens, réduits pour ainsi dire à brouter l'herbe, tombaient de défaillance dans les rues.

Depuis le mois de décembre, on mangeait du cheval. Pour donner l'exemple, Montcalm se mit tout de suite à ce régime. Son cuisinier Grison lui confectionnait des pâtés de cheval à l'espagnole, des semelles de cheval au gratin, des gâteaux de cheval et autres merveilles.

MIREILLE

L'art d'écrire en une leçon

UN petit garçon à qui je m'intéresse m'a demandé l'autre jour de lui enseigner l'art d'écrire.

Simplement.

Vous entendez bien que l'art d'écrire, dont il me parlait, ce n'est pas celui qui consiste à bien mouler ses lettres, à faire des pleins et des déliés, une belle page d'écriture.

Non, il voulait apprendre l'art d'écrire... ses mémoires peut-être, ou un article de journal, un roman de trois cents pages, une pièce de théâtre...

Je n'ai pu me retenir de rire, car j'ai pensé à la révolution que j'aurais causée dans ma famille, quand j'étais moi-même petit garçon, si j'avais annoncé non seulement que je voulais devenir auteur, mais que j'allais m'y mettre tout de suite.

Qu'aurait dit mon grand-père?

Il y avait, au temps où j'étais petit garçon, une foule de choses qui n'étaient pas pour les petits garçons et dont les grandes personnes se réservaient le privilège.

Le métier d'écrire était du nombre de ces choses-là, et mon grand-père aurait pouffé de rire, autant que sa dignité le lui permettait, au nez du petit garçon qui m'a demandé, l'autre jour, de lui donner des leçons de littérature.

J'ai maintenant tout juste l'âge qu'avait mon grand-père à cette époque, mais ce n'est pas ce qui m'empêchera de me mettre du parti des petits garçons.

S'ils veulent apprendre l'art d'écrire, je leur en fais mon compliment, car c'est dès le premier âge qu'il faut l'apprendre et presque aussitôt que l'on commence de savoir parler.

Croyez-vous qu'il soit nécessaire d'avoir atteint un âge avancé, d'être un vieux monsieur de dix-sept ou dix-huit ans, pour comprendre et pour appliquer le grand principe, le seul principe de l'art d'écrire, qui est de bien choisir ses mots pour bien exprimer ses pensées?

Pour penser, vous n'avez pas attendu l'âge de raison. Vous avez pensé du premier jour et vous penserez jusqu'à votre dernier souffle. C'est une fonction aussi continue que la respiration.

Or, on vous expliquera plus tard, quand vous ferez votre philosophie, qu'il est impossible de penser sans traduire ce que l'on pense par des mots. Si vous le traduisez de travers, vous pensez de travers. Trouver ce qu'on appelle le mot propre, "voilà le secret de bien écrire". Évidemment, vous n'y réussirez pas du premier coup; mais c'est justement pourquoi vous ne sauriez trop tôt prendre l'habitude de le chercher ce mot propre.

Entre nous, ce n'est pas si difficile que les grandes personnes vous le racontent. Un fameux écrivain du dix-septième siècle, La Bruyère, a résumé tout ce qu'il est essentiel de savoir là-dessus dans cette petite phrase moqueuse, au début d'un de ses *Caractères*:

"Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige: dites: Il pleut, il neige."

Abel HERMANT,

de l'Académie française



Avant-Gardes de l'A.C.J.C.

NOS BIENFAITEURS

Nos premiers mots au début de cette année avant-gardiste exprimeront notre gratitude envers nos bienfaiteurs dont la généreuse bienveillance ne se lasse pas à l'endroit de notre œuvre scolaire.

Merci à la direction de notre grande société nationale, la Saint-Jean-Baptiste, qui nous réserve de franches coudées dans l'une de ses revues.

Merci à M. le notaire de la Rochelle, l'aimable animateur du secrétariat général et des revues de la Société Saint-Jean-Baptiste. Il ne peut oublier sa longue et fructueuse participation à la vie de l'A.C.J.C. Quoi qu'il en soit, les acéjistés et les avant-gardistes n'oublieront jamais qu'il a "servi" ni qu'il persévère à "servir".

FIN ET RECOMMENCEMENT

Vous savez, mes jeunes amis, ce que c'est qu'une mobilisation. Les plus avertis se représentent en imagination des cloches qui sonnent, des canons qui tonnent, des proclamations qui s'affichent. Ils se représentent la France au mois d'août 1914. S'ils se mettent en peine, ils se reportent à la période française de notre histoire en 1640 ou en 1755 par exemple.

Ils ne songent pas que, s'ils ouvraient les yeux, ils seraient témoins chaque année d'une mobilisation, pacifique il est vrai, mais plus nombreuse qu'aucune guerre n'en connaîtra jamais. C'est la mobilisation universelle des écoliers au commencement de septembre.

Maisons de campagne qui se ferment, jours devenus moins longs, feuillage qui n'est plus tout entier vert et vigoureux, lassitude des vacances; oui, avouez que vous vous lassez des vacances; ce sont les coups, agréables somme toute, d'un tocsin bien peu tragi-

que. C'est la fin des vacances, c'est la mobilisation de la gent studieuse. Au Canada plus d'un million de jeunes mobilisés se rendent au front du travail scolaire, dans les écoles de la *Commission Catholique de Montréal* au delà de cent dix mille. C'est le recommencement de la lutte annuelle de dix mois contre l'armée des mauvaises tendances dont l'ignorance et la paresse se constituent les généralissimes.

SALUTS

Les avant-gardistes eux, en plus de la consigne générale, acceptent une tâche plus sérieuse, une mission plus haute.

Leur campagne de dix mois sera plus intense, plus remplie. Ils pousseront des reconnaissances et lanceront des attaques en plus de domaines. Gloire à ces vaillants.

Permettez-moi de saluer ici vos chefs dévoués: vos aumôniers, vos directeurs et vos modérateurs. Ils ajoutent à leur travail quotidien ce surcroît considérable de vous diriger, de vous aider, de vous développer. Soyez-leur obéissants et respectueux. Le Directeur des deux pages des avant-gardes les prie d'accepter l'assurance de son dévouement et de son admiration.

ORGANISATION

Quant à vous, mes jeunes amis, je vous vois en deux catégories: les anciens et les nouveaux.

Les anciens connaissent la régie d'une avant-garde et l'allure variée des réunions. Il leur incombe de se mettre à la besogne pour reformer au plus tôt les cadres de l'avant-garde. S'ils ont pris la précaution d'élire leurs officiers en juin dernier, la chose ira d'elle-même. J'insiste de nouveau pour que s'implante cette coutume.

Toutes les avant-gardes devraient être réorganisées avant le 1er octobre. Un bon départ est la moitié du succès.

Plusieurs jeunes aspirent à faire partie des avant-gardes. Ils lisent notre chronique régulièrement. Il seront les bienvenus. Qu'ils ne tardent pas à se mettre en relations avec les officiers de l'avant-garde, l'aumônier ou le modérateur. S'ils ont la "flamme" avant-gardiste, ce n'est pas un tronçon d'année acéjiste qu'il leur faut, mais l'année entière.

A.C.J.C.

Au début de l'année il convient de dire un mot de l'A.C.J.C.—"Mais nous la connaissons, remarqueront quelques-uns. Je les contredirai bien poliment, mais je les contredirai. Le grand mal dont souffre l'A.C.J.C., c'est de n'être pas connue ou d'être mal connue. Le mal devient plus pénible quand cette ignorance existe chez les acéjistes. Il existe.

Au programme de vos études, je ne sache de sujet plus utile ni plus formateur que l'histoire de l'A.C.J.C.: sa doctrine, ses œuvres.

Cette prise de connaissance s'impose d'autant plus que l'A.C.J.C. se donne actuellement une évolution très importante qui la confirmera dans son rôle de directrice de la jeunesse canadienne-française et d'œuvre de base dans la formation de nos chefs laïques.

Voici en effet les grandes lignes du congrès de Québec. Quelques-uns parmi vous y ont assisté. Je les en félicite.

L'A.C.J.C. veut grouper tous les jeunes du Canada français en une vaste fédération. Prenez comme exemple l'organisation politique du Canada et vous aurez une idée de cette fédération. Chacune des associations comme l'A.C.J.C., la J.O.C. (jeunesse ouvrière catholique) les Éclaireurs canadiens-français, etc., etc., ressemblerait à l'une des provinces et serait indépendante pour ses affaires propres; mais elles seront toutes représentées dans un grand conseil supérieur qui verra à étudier les questions et à provoquer les mouvements d'ordre général au point de vue religieux et national. Ce serait le gouvernement fédéral, l'Ottawa de la jeunesse canadienne-française.

La deuxième idée maîtresse du congrès de Québec, c'est que l'A.C.J.C. doit pénétrer partout, se recruter, augmenter ses cercles et ses groupes, rayonner.

Rayonner tel est le mot d'ordre du congrès de Québec, rayonner par la fédération et par l'affiliation.

Je n'ai peut-être pas réussi à vous bien

expliquer ces deux grands mots: fédération et affiliation. Vos bons modérateurs suppléeront à mes lacunes.

Je vous sers de l'histoire toute récente, qui vient à peine d'être vécue. Etiez-vous au courant? Que dire alors des vingt-sept années passées de notre, de votre association? Vous avez assez bon caractère pour comprendre qu'il n'y a là aucun reproche, mais un conseil.

PREMIERE NOUVELLE

La première nouvelle à répandre par la voix de notre organe officiel est bien le triomphe de l'avant-garde *Saint-Thomas d'Aquin*. Ce groupe méritant de l'Académie Girouard de Saint-Hyacinthe, pour une autre année, a remporté la coupe Caron, réplique du trophée Vanier donné au cercle qui se distingue le plus dans la lutte contre les infiltrations étrangères. Sincères félicitations. Nous formulons un double souhait, et cette avant-garde victorieuse y consentira: qu'elle s'efforce de garder la coupe encore l'an prochain; mais que les autres cherchent à la lui enlever.

PROPOSITION DU R. F. CORBEIL, C.S.V.

A la dernière réunion des modérateurs d'avant-gardes, le R. F. Corbeil, c.s.v., directeur de l'Académie Saint-Jean-Baptiste et modérateur de l'avant-garde *Auclair*, avait émis un vœu très intéressant, qui avait été accepté à l'unanimité.

Par l'entremise de *l'Oiseau bleu* les avant-gardes devaient communiquer la liste de leurs déclamations, travaux, saynètes, chants, les moyens divers de tenir des réunions et de prendre des initiatives, le tout avec références.

J'espère qu'on n'a pas oublié cette heureuse suggestion. L'Évangile enseigne qu'il ne faut pas mettre la lumière sous le boisseau. Pour le bien général chaque avant-garde rendra compte de ce qui lui aura réussi. De cette façon, la vie avant-gardiste, entretenue par un apport continu et expérimenté, circulera à travers tout le pays.

Bienvenue donc à toutes vos communications. Nous les publierons avec plaisir et reconnaissance.

LE DIRECTEUR

Adressez toutes communications à

Avant-gardes de l'A.C.J.C.

840, rue Cherrier

MONTREAL, P.Q.



Courrier de la Fauvette

DE PRIME ABORD

TIENS! cette personne-là, je la déteste à l'avance, sans la connaître même: je ne veux pas la voir dans mon groupe. Qu'elle aille s'amuser ailleurs! Ses airs ne me plaisent guère!..." et patati patata.

Ainsi invectivait (1) Suzette, la rieuse adolescente d'il y a cinq minutes. Rieuse, à la bonne heure! mais désagréable à certains moments, quand le vent change de direction.

L'impatience de son caractère se traduit toujours en paroles et en gestes prompts. La première idée qui germe sous son chef (2) est toujours celle de la première impression; d'où, jugements boiteux, inexacts sur les événements et sur les personnes qui passent dans sa vie, et les jours de "mademoiselle" comptent, par centaines, des paroles inconsidérées, (3) des actions qui frisent la sottise et qui recèlent (4) un manque absolu de bienveillance.

Une nouvelle institutrice prend-elle, par intérim, (5) les rênes de la classe, Suzon, bougonnant, jette au vent des paroles irréflechies et désobligeantes à l'égard de la remplaçante.

Un mendiant vient-il solliciter l'obole de la charité, vite, elle voit devant elle un faînéant, un rien du tout, en dépit des infirmités évidentes du quémendeur. "Voilà encore une cigale du Bonhomme!" (6)

Une compagne se blesse-t-elle au jeu, un "Tant pis, ça lui apprendra..." tombe de ses lèvres. Suzon reste l'enfant incorrigible. Les punitions, les remontrances, les conseils judicieux et opportuns, le bon exemple, tout est vain. Autant imiter Don Quichotte (7) luttant contre ses moulins à vent! A table, sa maman lui présente un mets nouveau. Elle n'en veut pas, prétextant avec moue grimaçante que "ça n'a pas l'air bon!"

Fi! la vilaine Suzon, si elle ne se corrige,

se créera une piètre réputation, réputation de celle qui ne sème que critiques, propos désagréables et mécontentements.

Des Suzettes, il en pleut à foison! Des petites filles et des gargonnetts l'imitent à tout venant. Il en est de tous les âges et dans tous les groupes d'enfants.

Petits amis, combien de fois ne vous arrive-t-il pas de juger d'après l'impulsivité (8) qui vous anime momentanément? Telle ou telle figure peut vous déplaire de prime abord, mais, gare aux préjugés qui vous font entretenir de l'antipathie! (9) Une personne à l'extérieur contrefait renferme, souventes fois, les plus riches trésors du cœur et les dons les plus élevés de l'intelligence. La bonté n'est pas affaire de "beauté" ou de "goût." La valeur d'un être se tire de la richesse de l'intelligence, de la noblesse du cœur et de la puissance de la volonté.

Il faut réfléchir et, à l'instar (10) du Sage, tourner sa langue sept fois avant que de parler. Il se peut fort bien qu'une personne ou qu'une chose détestée "à l'avance" vous puisse devenir, par intime connaissance, agréable, délicate, voire même exquise... alors ne regretterez-vous pas l'impulsion de votre nature qui vous a fait grossir outre mesure les travers, les défauts et les faiblesses d'autrui. Grossissez à la loupe, non seulement les aspérités (11) de caractère d'un être, mais saisissez-en le galbe (12) moral fait de petites vertus acquises, de bonté, de grandeur, de sourire.

Soyez optimistes dans vos jugements en faveur des personnes et des choses. Mieux vaut être un brin désillusionnés que de méconnaître la vraie valeur de ceux qui nous entourent. Jugez avec bienveillance et vous n'en serez que mieux et que plus estimés.

FAUVETTE

Au début de cette nouvelle ère scolaire Fauvette, avec l'amitié fraternelle qu'elle porte à tous, vous souhaite santé, succès rapides dans les études, amendement (13) moral toujours poussé plus haut et bonheur vrai: celui qui se trouve toujours dans l'amour du Maître, dans le devoir vaillamment accompli et dans le sacrifice volontaire et généreux. Donc, à tous, année de bonheur... et de riche moisson. Amical bonjour.

C. F.

EXPLICATIONS:—1 maugréer — 2 tête — 3 irréflechies — 4 renferment — 5 temporairement — 6 Le fabuliste La Fontaine — 7 héros d'un roman de Michel Cervantes — 8 première impression reçue — 9 répugnance naturelle — 10 comme — 11 les travers — 12 l'aspect, la physionomie — 13 Progrès.

C. F.

Correspondance

Maman-Marthe.—Affectueuse caresse et heureuse vie parmi les vôtres.

Abelle de Marie.—Ma bonne amie ne voit pas sa santé revenir bien vite. Dieu a ses vues. Il aime en vous "l'apostolat de la malade militante" plus que "l'activité de l'éducatrice accomplie". Il a sa manière, à Lui de choyer ceux qu'Il aime... manière royale, divine... Je répondrai sous peu à votre sympathique lettre. En attendant, merci affectueux et union de prières. Amical bonjour.

Mlle Y. P.—Québec. Dès les premiers jour de septembre, lors de la retraite annuelle, mes ouailles feront connaissance avec "La petite Lucette" et avec les autres petits amis de l'Eucharistie. Je me charge de faire à haute voix la lecture des plaquettes intéressantes que vous m'avez envoyées. Je souhaite ardemment voir s'accroître le nombre des "petits amis" du bon Dieu. N'y a-t-il pas un Pape qui a dit: "Il y aura des saints parmi les enfants"... Je vous bonjourne bien affectueusement.

Feu-Follet.—Vous êtes toujours amie silencieuse. La santé est-elle meilleure? Votre "joli coin de verdure" vous a-t-il aidé à obtenir regain de forces et de vitalité? Je ferai prier mes bambines aux intentions de ma "petite malade". Bonjour amical.

Alex D.—Bonnes amitiés à vous. Fauvette vous attend... N'est-ce pas que vous lui écrirez longuement?...

Jeannine.—Enfin l'aimable voyageuse est revenue au gîte! Dites-moi vos impressions sur les personnes et les choses vues. Avez-vous pu vous reposer? Bons succès à vous et à vos chères bambines!

Brin d'herbe.—Affectueux bonjour.

Miss R. Je vous ferai parvenir les revues nombreuses et choisies que Nicole a rapaillées de-ci, de-là. Vos malades vont se délecter à qui mieux mieux. Cordial à bientôt.

Muriel.—Lisez "La prière de toutes les heures" du Père Charles, S. J. Je crois que vous aimerez cette spiritualité d'amour. Amical au revoir.

Sœur Jeanne me prie de vous dire que toutes les esquisses graphologiques demandées ont été expédiées par courrier postal. *Clémentine Allaire*, Saint-Jérôme; *Simone Noël*, Côte de Lièsses; *Lucie Leduc*, Westmount; *Gertrude Hébert*, Louise Vanchestein, Saint-Mathieu; *Mariette Côté*, Saint-Gervais; *Albertine Mauzeroll*, N. B.; *Thérèse Girard*, Saint-Josaphat; *Marcel Girard*, Perle Satin, Outremont; *Fernande Bérubé* et *Cécile Têtu*, Rivière-du-Loup; *Liliane Poudrier* et *Jeanne Ritchie*, Saint-Donat; *E. Paiement*; *Anne-Marie Belley*, Matapédia; *Gertrude Paul*, Québec; *Gilberte Gosselin*, Rimouski; *Bernadette Daigle*; *Claire de Blois*, Sainte-Germaine; *Marcel de Grandpré*, Joliette; *Irène*, Waterloo; *A. Lagacé*; *Cécile Meunier*, Waterloo; *Une brune*; *Ed. La Gusby*; *M.-A. Chartrand*; *Marthe Hébert*, *Thérèse Laporte*. A tous, amical au revoir.

C. F.

GRAPHOLOGIE

Telle écriture, tel caractère! C'est ce que vous dira notre graphologue, Sœur Jeanne, pourvu que vous envoyiez, chers amis, dix lignes de votre *composition personnelle*, sur papier non réglé, le tout, accompagné de la modique somme de vingt-cinq sous.

Adressez: SOEUR JEANNE

L'OISEAU BLEU

1182, rue Saint-Laurent

MONREAL, P.Q.

BONS MOTS

AU TRIBUNAL

—Vous accusez votre mari d'avoir levé la main sur vous?

—Non, mon président, je l'accuse de l'avoir abaissée.

À L'ÉCOLE DES HÉROS

(suite)

— IV —

AUTOUR DU DERNIER CONSEIL

Le douze mai, à quatre heures de relevée, on signala les chaloupes qui ramenaient aux Trois-Rivières, le gouverneur, Charles Huault de Montmagny, Jean Godefroy de Linetot, Jean Bourdon, procureur de la Colonie, des

les quatre interprètes, Hertel, Marguerie, Normanville, Amyot, qui sortaient justement de leur concile plénier, étaient accourus et se tenaient debout, au port d'armes. La petite colonie trifluvienne, plus haut, voisinait avec divers groupes sauvages. Tous regardaient aborder le plus haut personnage de la Nouvelle-France. Les fronts étaient clairs. L'on allait allumer un suprême et



soldats, plusieurs sauvages, Hurons et Montagnais. Une tournée d'inspection à travers les rives trifluviennes avait été proposée au gouverneur avant le dernier Conseil. Elle avait été acceptée, moins pour rompre la monotonie des assemblées des Sauvages, si solennelles, interminables, que pour faire une reconnaissance des alentours fertiles de ce poste exposé. L'excursion, malheureusement, s'était accomplie dans des conditions défavorables : vents contraires, rencontre de glaces nombreuses, pluie, grésil même.

Le Commandant de La Poterie, entouré de ses officiers, le supérieur des Jésuites, le Père Buteux accompagné du Père Jogues,

dernier feu de Conseil. L'on parlerait encore de paix, de sécurité, de trêves sincères; on éloignerait pour longtemps, on l'espérait, les luttes sanglantes, les représailles torturantes.

Hé! l'on vivait si dangereusement aux Trois-Rivières, dans une perpétuelle agitation. Ce poste, qui comptait douze ans d'existence, était devenu le rendez-vous par excellence des Sauvages qui venaient y faire la traite des fourrures.

Hélas! c'était aussi l'endroit où les Iroquois aimaient à dresser leurs embuscades, où ils assouvissaient trop souvent leur haine.

"Les Trois-Rivières, avait-on même écrit un jour, c'était le lieu où logeait la crainte".

Sans doute, mais ce n'était certes pas le pays des cœurs craintifs. L'humeur héroïque, la vie audacieuse de ses habitants, ne s'en fussent guère accomodées.

Le canon du Fort tonna, les cloches de la chapelle des Jésuites carillonnèrent, quelques vivats retentirent: le Commandant de La Poterie accueillait le gouverneur.

On prit le chemin du Fort. Il fallait tenir une assemblée préliminaire, avant le dernier Conseil, fixé au lendemain, dans l'après-midi. On entra en causant paisiblement.

Jean Bourdon, avant de prendre son siège, vint s'incliner en souriant devant François Marguerie, le plus apprécié comme le plus habile, peut-être, et le plus aventureux, des interprètes trifluviens. Celui-ci félicita le procureur d'avoir donné son consentement à une mission diplomatique fort dangereuse. Marguerie était absent des Trois-Rivières depuis quelques semaines et venait d'être mis au courant des derniers événements.

"Marguerie, vous me voyez fort touché de votre confiance, expliqua Jean Bourdon. Ma bonne volonté vous est acquise, vous le savez bien, en toutes occasions. Mon désir de servir ce jeune pays me ferait accepter bien d'autres courses, allez!... Dieu veuille accorder plein succès, conclut-il, au Père Jogues et à votre serviteur, ambassadeurs de la paix, demain, chez les féroces Agniers!"

Tous applaudirent discrètement, tandis que le procureur prenait sa place, à gauche du gouverneur, auprès du Père Jogues, qui souriait doucement à tous, dissimulant comme à l'ordinaire, ses pauvres mains mutilées et glorieuses.

La sympathie, la considération entouraient depuis longtemps le colon distingué qu'était Jean Bourdon. De quelles activités incessantes, les plus diverses, ne faisait-il pas montre sans cesse? Tour à tour explorateur, architecte, ingénieur, arpenteur, procureur général, il déployait en chacune de ses attributions, les ressources d'un homme instruit dont le jugement est sage, mesuré, prévoyant.

Le commandant La Poterie, depuis quelques instants, rangeait, tout en les parcourant des yeux, plusieurs documents et nombre de proclamations signées et paraphées. Il échangeait en même temps, à voix basse, quelques remarques avec son ordonnance. Dès que la réplique de Jean Bourdon fut donnée, et, comme on l'a vu, agréablement reçue, le commandant se leva vivement.

"Votre Excellence, dit-il, devrait déjà s'être retirée pour prendre quelque repos, son voyage s'est accompli, n'est-ce pas, par un temps si défavorable. Cependant, me permettra-t-elle, auparavant, de remettre entre ses mains, pour examen, l'ébauche du programme

du Conseil de demain. Il est bref, ainsi que vous l'avez désiré.

—Bien, commandant.

—Excellence, reprit La Poterie de sa voix brève, mais dont s'accommodait si bien sa belle précision militaire, vous voudrez bien maintenant dire un bon mot, et devant nous tous, à quelques-uns de mes amis méritants, parmi les Sauvages".

Il fit un signe à Normanville, qui s'approcha aussitôt avec deux capitaines algonquins: Simon Piescaret et Bernard d'Apamangouy. Les deux sauvages s'étaient luxueusement vêtus pour la circonstance, et leur attitude, très solennelle, arracha un léger sourire à ces Français, si simples d'allure, quoique bellement polis.

"Excellence, prononça La Poterie, veuillez voir dans ces deux valeureux capitaines algonquins, nos amis, les conservateurs de la paix publique, durant tous ces jours de conseils. Notre brave et illustre frère Simon Piescaret a admirablement veillé sur le bon ordre, au dehors, et Bernard d'Apamangouy, notre autre vaillant frère, s'est occupé de rendre paisibles et respectueuses les cérémonies du culte. Leur lourde tâche à tous deux prendra fin bientôt."

—Parfait, voilà qui est parfait," approuva le gouverneur, en répondant aux saluts profonds des Algonquins. Une petite conversation diplomatique, où Normanville, avec sa bonne grâce ordinaire, servit de truchement, eut lieu séance tenante".

On dut s'interrompre. Des cris, des coups d'arquebuse, de nombreux rappels à l'ordre, éclataient sous les murs du fort. Jean Amyot se pencha à une fenêtre, puis s'avança, disant: "Que Votre Excellence excuse ce contretemps, mais je viens d'entendre les mots de "duel", de "blessés", d'indiscipline militaire..." (1)

La Poterie sursauta. "Comment?... Les soldats de la garnison se seraient permis?... Excellence, continua-t-il, en se maîtrisant, ne vous attardez pas ici à cause de cet incident. Je vais enquêter et sévir immédiatement".

Mais, au contraire, on s'inquiétait, on s'informait. "Au moins, mon bon Amyot, pria le Père Jogues, voyez si l'on n'est pas blessé trop grièvement?"

L'interprète n'eut pas à s'enquérir des détails demandés, la porte s'ouvrit brusquement. Un capitaine de la garnison entra, suivi de Charlot, l'air un peu confus, un peu penaud. Il dissimulait le mieux qu'il pouvait un bandage sommaire, ensanglanté, qui enveloppait sa main droite.

Comme tous regardaient les deux arrivants,

(1) *Petit incident du temps authentique.*

un peu décontenancés, plusieurs nouveaux personnages du drame pénétrèrent dans la pièce: un troisième soldat de la garnison, à l'uniforme en lambeaux, à la face pourpre, contractée par la colère, deux Hurons, un Algonquin.

—Je devrai donc interroger devant vous, tous ces belligérants écervelés?" dit d'un ton mécontent La Poterie. Il s'inclinait devant le gouverneur.

M. de Montmagny acquiesça de la tête. Ni celui-ci, ni les Pères Jésuites, ni les interprètes ne bougeaient, en effet. Seul, Normanville s'était vivement placé dans le rayon visuel de Charlot. Dès que son regard

—Sur les soldats mal notés?... Ces deux soldats, à vos côtés, sont inscrits sur cette liste, je suppose?

—Oh! mon commandant, nous n'avons pas la moindre peccadille à reprocher à Le Jeal, mais en ce qui concerne l'autre...

—Comment se nomme-t-il déjà, cet autre?

—La Fontaine, mon commandant. Sa conduite laisse fort à désirer depuis quelque temps.

—Il se battait contre qui?

—La Groye. Celui-ci est sérieusement blessé. On le panse à l'infirmerie.

—En quoi consiste au juste votre intervention en cette malheureuse affaire?

—Le Jeal est accouru au fort invoquer



rencontra celui du jeune soldat, il interrogea, anxieux. Charlot lui adressa un sourire encourageant, bien qu'un peu de dépit vint s'y mêler. Normanville, soulagé, en conclut que ni la bonne conduite de Charlot, ni une grave blessure n'étaient en cause. Il attendit avec patience quelques explications sur cette scène de violence.

—Lieutenant, dit La Poterie à l'officier qui se tenait près de Charlot, que signifient ce désordre, ces cris, cette querelle?

—On s'est battu en duel, mon commandant.

—Vous n'avez rien empêché?

—On s'est gardé de m'en souffler mot.

—Où étiez-vous depuis une heure?

—A la garnison, en train de préparer le rapport que vous m'avez demandé...

l'aide de mon autorité. Au pas de course je me suis rendu au lieu du combat en compagnie du sergent Pierre Boucher. Tout était fini. Je n'ai eu qu'à traîner le coupable devant vous.

—Ah!... Dans un duel, généralement, on compte deux coupables. — Pas dans ce cas-ci.

—Vous vous en portez garant?

—Moralement, oui. Mais je ne suis pas un témoin oculaire.

—Alors, vous n'avez pas d'autres éclaircissements à nous apporter sur l'incident?

—Non, mon commandant.

—Vous pouvez vous retirer, lieutenant. Vous attendrez mes ordres, en bas... Le Jeal, lança La Poterie, approchez. Que savez-vous sur la querelle?

—Mon commandant, il y a une heure, je revenais prendre du service à la garnison, lorsque j'entendis un cliquetis d'épée à l'entrée du bois, à l'extrémité gauche du fort. J'y cours. La Fontaine et La Groye étaient aux prises. On ferraillait, ferraillait. Je suppliai les antagonistes de cesser ce jeu sanglant. Je criai même. Peine inutile. La Groye déjà, avait reçu une blessure au bras droit. Il se défendait avec beaucoup de peine. Oui, oui, mon commandant, jeta en manière de protestation Charlot, le pauvre La Groye se défendait, se *défendait seulement*, je vous assure. C'est un si brave homme, La Groye. Et dévot... Nous l'appelons tous à la garnison la dévote Groye!..."

Un sourire détendit la physionomie des assistants. La naïveté du petit troupier qui tentait de justifier un camarade était vraiment savoureuse...

La Poterie tambourina des doigts avec impatience. "Voyons, Le Jeal, n'ayez pas recours aux commérages, s'il vous plaît.

—Non, mon commandant, répondit Charlot en rougissant.

—Qu'est-ce que cette blessure à votre main?"

Charlot hésita avant de répondre. Sa tête se baissa.

Qu'est-ce que cette blessure? continua sans pitié La Poterie.

—Mon commandant je..., je me suis jeté entre eux, un moment. L'une des épées m'a atteint à la main, et...

—Une nouvelle fanfaronnade, je le vois.

—Mon commandant...

—Elle vous coûte cher.

—Mon commandant, je..."

Charlot, soudain, défaillit en portant la main au côté droit. Il y eut un peu de brouhaha. Normanville et Amyot s'empressèrent autour du jeune homme. Il revint bientôt à lui, grâce à leurs soins. Il s'excusa de tout son cœur.

Qu'il se sentait vexé, le bon petit soldat aux impulsions généreuses!

—Normanville, ordonna La Poterie, conduisez Le Jeal au chirurgien. Il est sans doute blessé plus gravement qu'il ne croit.

—Non, mon commandant, il n'y a pas lieu de s'inquiéter, Le Jeal a raison, répliqua Normanville. Il avait soigneusement examiné les blessures de Charlot. Mais un peu de repos,...

—Allez, et veuillez voir quand même le chirurgien," reprit La Poterie.

Charlot, appuyé au bras de l'interprète, se dirigea vers la sortie de gauche. Il se haussa tout à coup et murmura quelques mots à l'oreille de son compagnon.

"Commandant, un mot encore, je vous prie, dit Normanville en se retournant.

Charlot m'apprend que les deux Hurons, ici présents, ont été les vrais et seuls témoins du drame. Ce sont deux de nos meilleurs chrétiens d'ici, vous savez, et on peut se fier à leur déposition. Ils corroboreront, paraît-il, ce qui vient d'être dit en faveur de la Groye.

—Très bien, trancha La Poterie. Je continuera l'interrogatoire en tenant compte de l'affirmation de Le Jeal, au sujet de ces Hurons... La Fontaine, à votre tour maintenant!"

Ce dernier lançait en ce moment vers Charlot des regards chargés de ressentiment, presque de haine. A l'appel du commandant, il tressaillit et baissa vivement ses lourdes paupières. Il s'avança près de la table.

La porte, qui se fermait lentement sur Charlot et Normanville, laissa pénétrer un peu de la rumeur du corridor. On entendit une vive exclamation de détresse poussée par une voix féminine. La Poterie s'en montra ému. Il avait reconnu la voix de Perrine. Sans doute, l'on avait mal préparé l'aimante enfant au léger accident survenu à son frère.

Le commandant hâtait maintenant la fin de l'interrogatoire. L'on ajourna. La Fontaine, dont la culpabilité fut aisément prouvée, "fut mis en une fosse."

Mais durant toute la soirée on ne put dérider le front couvert de nuages du commandant, quelque effort que tenta M. de Montmagny lui-même pour y parvenir. Cet incident sanglant, à la garnison, avait jeté une note désagréable autour de l'accueil fait au gouverneur; et, comme toujours, La Poterie l'eût souhaité sans le moindre reproche.

CHAPITRE V

Le nouveau congé de Charlot

Perrine avait facilement obtenu du commandant la faveur de soigner elle-même Charlot. A cette fin, le transport du petit troupier s'était effectué le soir même de l'accident. Une chambre, un peu étroite peut-être, mais très confortable, lui avait été affectée chez le commandant. Cette pièce, contiguë à la chambre de Perrine, donnait également sur le même palier que l'appartement de la bonne aïeule, Mme Catherine de Cordé.

Un peu de fièvre se déclara durant la nuit qui suivit l'incident. La chambre de Charlot devint l'objet d'une sévère consigne. Toutes visites furent interdites pour le lendemain. Perrine, très inquiète, pénétrait à tout instant, sur la pointe des pieds, auprès de son cher malade. Elle observait son sommeil, tout agité de soubresauts et coupé de balbutiements. Les mots étaient incohérents, mais des noms

familiers, très chers, revenaient sans cesse sur les lèvres de son frère. Un, puis plusieurs appels plaintifs de Charlot à Julien l'Idiot, firent se serrer le cœur de Perrine. Ses yeux se voilèrent. Elle eut de nouveau, bien précise, la vision de la fin tragique du pauvre matelot, pris et brûlé par les Iroquois, il y avait deux ans. A quel désespoir s'était livré Charlot à l'affreuse nouvelle de la torture du protecteur de son enfance. Puis, de quelle fureur avait été suivi son morne abattement! Il avait fallu le surveiller. Une seule pensée, un seul désir dominaient son chagrin: venger la mort de Julien, ...courir sus aux Iroquois pour y parvenir...

"Julien... Julien! gémit de nouveau Charlot. Perrine vint s'agenouiller auprès du lit de son frère. Elle posa sa main sur son front. Il parut s'apaiser, puis, bientôt, ouvrit les yeux. Mais le regard du blessé était encore bien troublé... "Perrine, souffla-t-il, que fait Julien, dis? ... Il ne répond pas à mon appel... J'ai besoin de lui, chérie, tu es, ... toi... trop faible pour me soulever, m'emporter ... loin, bien loin de mon Commandant ... si si mécontent... Julien!... Julien!... se lamenta-t-il plus haut, en roulant sans trêve sa tête sur l'oreiller. Perrine, avec des mouvements prestes, doux, bien doux, vint appliquer une compresse sur la tête du blessé. Elle produisit l'effet désiré. Un profond sommeil saisit Charlot. Il ne bougea plus. L'aimante petite sœur s'empara d'une des mains du malade. Elle la caressait encore lorsque Madame Le Gardeur entra.

"Perrine, ma pauvre petite, dit tout bas la vieille dame en s'approchant, à quoi penses-tu? Il est quatre heures du matin et tu n'as pas encore fermé l'œil. Relève-toi. Va prendre un peu de repos.

— Bonne maman, ne me grondez pas, supplia Perrine en s'éloignant un peu du lit. Ah! si vous saviez comme Charlot, dans son délire, vient de m'émouvoir. Oui, jusqu'au fond du cœur, de mon cœur qui n'oublie rien, rien du passé... Il a appelé Julien, le bon Julien, savez-vous, tout à l'heure..." Elle saisit les mains de Madame Le Gardeur, des larmes brillaient dans ses yeux bleus.

"Voyons, voyons, Perrine... Quelle enfant très impressionnable tu demeures, au fond!

— Chère Madame Le Gardeur, Charlot, tout à l'heure, avait si bien repris son ton dominateur d'enfant choyé. Il a été longtemps le sien, vous vous le rappelez?... Ah! si vous l'aviez entendu!"

Madame Le Gardeur enlaça tendrement Perrine. Elle revint avec elle près du lit. Le jeune blessé dormait toujours. Il semblait calme, quoique bien pâle. Ses traits n'avaient plus de crispation et son abondante chevelure brune encadrait sa figure avec beaucoup de grâce.

"Bonne-maman Le Gardeur, dit Perrine, n'est-ce pas qu'il est attirant mon chéri?"

— Oui, petite.

— Comme il s'est montré d'une belle générosité, hier. Il a fait fi de sérieux dangers en séparant les combattants.

— S'il y avait mis un peu plus de mesure tout de même, Perrine. J'ai peur, va, j'ai peur que précisément cette générosité naturelle, exercée avec fougue, fasse toujours beaucoup souffrir ceux et celles qui l'aiment.

— Qu'importe, protesta Perrine en se redressant, voyez-vous, bonne-maman, beaucoup de fierté se mêle aujourd'hui à mon inquiétude. J'ai grondé le commandant, hier soir. Il juge les gestes spontanés de mon Charlot toujours si sévèrement. Il le peine vivement, parfois. Je le sais.

— Cela lui est salutaire. Charlot doit devenir un soldat aussi prudent qu'audacieux. Dans ce pays, tu le sais bien, c'est un luxe condamnable que les beaux gestes inutiles... Le ménagement des forces physiques, leur bonne utilisation sont une stricte obligation pour nos colons.

— Mais à son âge, bonne-maman, reprit pensivement Perrine, peut-être est-ce nécessaire d'aller ainsi au delà du devoir... héroïquement, aveuglément! Un élan calculé, est-ce un très noble élan à seize ans?

— Perrine, Perrine, que signifient d'aussi amères réflexions, à ton âge! Tiens, va te reposer. Cela, ce sera de la vraie sagesse. J'ai dormi, bien dormi, moi, depuis dix heures, hier soir. Je vais te remplacer. Dans une heure, je me rendrai à la chapelle pour la première messe. Reviens alors ici.

— Bien, je vous obéis, bonne-maman, chère bonne-maman! Ah!... comme vous êtes toujours délicate et tendre pour Perrine et Charlot, ces orphelins que vous recueilliez jadis..." Et, après un dernier baiser, Perrine disparut.

Vers midi, le chirurgien fit un pansement au côté droit et à la main de Charlot. Il se déclara assez satisfait de l'état du blessé. Sa fièvre venait de tomber. "Non, vraiment, non, prononça-t-il, il n'y a aucune suite fâcheuse à redouter au sujet de ces coups d'épée... Seulement, mon petit ami, ajouta le médecin en levant vers Charlot un index menaçant, il faudra, pendant plusieurs semaines, vous interdire l'usage de votre main droite. Elle est très endommagée. Vous laisserez en repos, s'il vous plaît, épée, arquebuse et pistolet, tout bon tireur ou sabreur que vous soyez!... Sinon, oui sinon, l'on fera intervenir le commandant. Et mon ami La Poterie ordonnera..." Mais devant la mine tout de suite soumise, vaguement inquiète et un peu piteuse de son malade, l'homme de l'art se mit à rire. Il pinça l'oreille du jeune troupier et lui jeta, amusé: "Ah! ah! mon fringant mousquetaire, le commandant

possède le secret de vous mettre au pas, hein ? Voilà qui est bon à savoir, fort bon. J'usurai de ma découverte, à l'occasion."

Normanville accourut vers cinq heures. Il aida Perrine à installer Charlot dans une chaise longue, près de l'étroite et unique fenêtre de la chambre. Elle donnait sur la cour intérieure du fort. Les allées et venues des soldats ne pouvaient manquer d'intéresser le jeune malade. Il se plaignit de façon bien cuisante d'avoir été tenu à l'écart, dans l'après-midi, des rumeurs qui accompagnaient la dernière assemblée des Sauvages.

"La séance a été courte et satisfaisante, cet après-midi, apprit aussitôt Normanville. Elle a consisté, mon petit Charlot, en une audience accordée par le gouverneur à Kiotsaeton et à ses compagnons.

"Il traita ces députés en la cabane d'un capitaine algonquin; on leur porta deux paroles par deux présents. La première n'était qu'un remerciement de ce qu'ils n'avaient pas voulu accepter les têtes ou les chevelures de ses alliés par les Sokoquias. La seconde leur signifiait que notre gouverneur avait résolu d'envoyer deux Français en leur pays, et qu'ils pouvaient partir dans trois jours. Ce qui fit résoudre les Algonquins de leur donner deux de leur nation pour être de la partie". (*Paroles authentiques, Relation des Jésuites. Année 1646*).

—Mais... s'exclama le malade, en se soulevant, vous partez déjà, pourquoi vous en allez-vous si tôt, M. de Normanville ?

—Vous me reverrez demain, mes amis. J'ai une affaire à traiter avec mon frère Jean. Elle presse. Et puis, recouche-toi, Charlot. C'est assez de chaise longue pour une première fois.

—Bien, bien... approuva Charlot qui glissa sa tête fatiguée dans le creux de ses oreillers, puis se laissa remettre au lit par Normanville.

Perrine se remit à sa tapisserie, une fois l'interprète parti. Les yeux de Charlot se fixèrent sur les mains adroites de sa sœur. Il en suivait les gestes doux, prestes, gracieux. Mais qu'ils étaient donc toujours les mêmes, ces gestes, invariablement les mêmes...

Il s'assoupit.

Des aboiements bruyants, nombreux se firent entendre. Ils venaient du côté de la forêt contiguë à cette partie du fort.

Le malade s'éveilla.

—Perrine, tu as entendu ? C'est Feu, c'est mon bon chien qui se lamente ainsi. J'en jurerais.

Perrine se leva et se pencha à la fenêtre.

—Tu ne te trompes pas. Mais il est encore dans la forêt.

—Je t'en prie, appelle-le, fais-le monter ici dès qu'il aura sauté le mur du fort.

—Il te fatiguera.

—Allons donc !

—Il ne voudra plus te quitter.

—Tant mieux. Tu pourras te reposer cette nuit. Il fera bonne garde à ta place.

—Voyons, Charlot, sois raisonnable. D'ailleurs..." Et Perrine s'interrompit en rougissant.

—D'ailleurs quoi, petite sœur ?... Mais comme te voilà les joues roses tout à coup ! Qu'y a-t-il ?

—Ecoute, Charlot. Il me faut t'apprendre certaines choses... assez embarrassantes... Ne fais pas ces yeux-là. Il n'y a rien de grave dans ces choses...

—Perrine, on ne fait pas languir ainsi un pauvre malade... Parle !

—Tu es guéri. Tu ne m'attendras pas.

—Parle, parle.

—D'abord, mon chéri, sache-le bien. Feu, depuis hier, te fait infidélités sur infidélités.

—Qu'est-ce que tu me racontes là ? Feu, mon bon chien, me renierait ? Ah ! ah ! ah ! tu en as de bonnes, ma Perrine, pour distraire un malade.

—Je te dis la vérité, reprit en souriant la jeune fille.

—Qui me fait tort auprès de Feu ?

—Ton ami Iroquois.

—Kinaetenon ?

—Oui. Feu et ton mystérieux ami sauvage reviennent sans cesse sous tes fenêtres. La plus parfaite intelligence règne entre eux. J'ai vu, de mes yeux vu, ce spectacle décevant." Et Perrine se mit à rire doucement.

Un silence suivit cette déclaration. On entendait les aboiements du danois se rapprocher de plus en plus. Les appels gutturaux d'un sauvage se mêlaient aux démonstrations bruyantes du chien.

—Perrine, dit soudain Charlot, avec hésitation, pourquoi parles-tu avec hostilité de Kinaetenon... oui, oui, je dis bien, avec hostilité ? Si tu savais comme il fut bon pour ton frère durant sa captivité chez eux.

—Quel mot dur tu prononces là, Charlot : hostilité, dit sans lever les yeux, Perrine, un peu confuse au fond.

—Pourquoi alors es-tu mal disposée envers Kinaetenon ? Je te vois rarement injuste, ma petite sœur. As-tu quelques raisons ?

—Charlot, c'est que... non... non, je ne puis te le dire..." La tête de la jeune fille se baissait de plus en plus sur son ouvrage.

—Au fait, si tu ne veux pas parler, à ton aise", fit le blessé, légèrement vexé. Il s'agita un peu. Perrine s' alarma. Elle se pencha avec affection sur son frère.

—Charlot, voici, mon frère aimé... Ne pourrais-tu... prier Kinaetenon de... de me regarder moins fixement dès qu'il se trouve en ma présence ? Aussi, si tu lui demandais, mais là, bien gentiment de ne pas me suivre, lorsque je fais le moindre pas en dehors du fort ?

Charlot ne put s'empêcher de rire en observant avec quelle mine, très fière, sa sage petite sœur lui faisait cette confidence.

—Voyons, Perrine, vais-je blesser Kinaetenon pour si peu? Qu'y puis-je, moi, s'il te trouve à son gré? Et cela est, il me l'a dit, tu sais.

—Oh! Charlot!

—Et ce qu'il a raison Kinaetenon!

—Charlot!

—Et puis est-ce que tu t'attendrais, par hasard, à trouver chez un pauvre Iroquois la courtoisie, la réserve de... de Jean Amyot, par exemple?

—Notre ami Jean n'aime guère, lui non plus, l'attitude, gênante pour moi, de ce sauvage.

—Serait-il jaloux, notre bon Amyot? demanda Charlot avec un peu de malice. Ses conversations avec les soldats de la garnison de Québec avaient quelque peu éveillé sa perspicacité sur les choses du sentiment.

—Jaloux! Jean Amyot!.. Mais pourquoi le serait-il? répliqua Perrine avec une surprise, une candeur tout à fait sincère.

—Tu ne sais peut-être pas cela, toi, ma Perrine. Et moi, je le sais si peu aussi, du reste. Mais notre beau Robineau de Bécancour a assuré devant moi, cet hiver, ou plutôt, non, il l'a soutenu avec vigueur, que l'on est toujours jaloux lorsque l'on aime beaucoup... Et vois-tu, ma sœur, cela n'est un secret pour personne que Jean Amyot a pour toi une grande, bien grande affection... Mais que fais-tu donc?

Perrine, cette fois, n'avait pas répondu. Une vive rougeur était montée à son front. Elle s'était vivement levée pour aller ouvrir la fenêtre. Hé! Feu se trouvait enfin à destination avec son compagnon. Il se tenait là, impassible, ce Kinaetenon, son regard levé avec persistance, là-haut.

(à suivre)

Marie-Claire DAVELUY

L'oiseau mouche



*Tout de gaze et de saphir,
Le zéphir
Est moins léger que ses ailes;
Dans les bosquets odorants
Et les parterres rians
Emaillés de fleurs nouvelles.*

*Il butine tout le jour,
Fleur d'amour,
Effleurant les frais calices;
Il s'élance dans le ciel
Et revient chercher le miel,
Ses délices.*

*Il n'est ni l'oiseau chanteur,
Ni la fleur,
Ni l'insecte qui se pose,
Mais un bijou, roi de l'air,
Qui jaillit comme l'éclair
Et, la nuit, trouve un couvert
Dans le cœur de quelque rose.*

Marie SYLVIA

LE CANADA PITTORESQUE



Cliché du PACIFIQUE CANADIEN

LA CHUTE MONTMORENCY

"Il est sous le soleil un sol unique au monde."

Ce sol unique au monde, c'est le Canada, c'est notre patrie. Octave Crémazie l'aimait d'un amour sans limites.

Nous voulons vous faire aimer votre pays comme lui, autant que lui. C'est pourquoi nous voulons vous le faire connaître.

Les étrangers, entendons-nous dire très souvent, apprécient mieux que nous les beautés et les richesses que nous ne savons même pas regarder ni voir. Ce reproche est-il fondé? Est-il mérité?

Il faut parcourir les routes de la province de Québec pour admirer les sites si variés des Laurentides, de la vallée du Richelieu et les monts et les caps de l'incomparable Saguenay.

Pour cette fois, faisons un bref arrêt à Québec, ville trois fois centenaire et dont la population atteint aujourd'hui 125,000 âmes. Arrêtons-nous un moment à la basilique reconstruite, au séminaire, à l'Université Laval; voyons les monuments historiques, si nombreux, les églises toutes chargées de souvenirs pieux et glorieux, les remparts, la citadelle, les édifices publics, les maisons toutes chargées d'un lourd passé de gloire et dont la plupart remontent à la période du régime français.

Cette promenade terminée, poussés par une curiosité de bon aloi, explorons les alentours de la ville et ne manquons pas l'occasion de nous rendre jusqu'à la chute Montmorency, à 7 milles en aval de Québec.

Cette chute a été ainsi nommée par Samuel de Champlain, en l'honneur de Charles de Montmorency, vicaire de la Nouvelle-France. Elle est sans contredit l'une des plus célèbres du Canada. Ses eaux se précipitent d'une hauteur de 274 pieds. On entend, assurément, le bruit qu'elles font à deux lieues sous le vent.

La chute du Niagara n'a que 174 pieds de hauteur.

La rivière Montmorency se jette dans le Saint-Laurent. Vue du fleuve, du chenal où passent les navires, la chute présente l'aspect d'une grande nappe blanche qu'une main invisible tient étendue sur le rivage. De près, l'eau tombe avec fracas pour s'engloutir comme dans un précipice.

Un mémoire ancien rapporte qu'il y avait autrefois à l'embouchure de la rivière un rocher qui semblait avoir été taillé tout exprès pour retenir les eaux et les faire se précipiter dans le Saint-Laurent. On voyait de chaque côté de ce rocher des ailes qui avançaient; le milieu paraissait au-dessus de la nappe d'eau droit et uni comme une muraille.

Près de la chute Montmorency est construite l'hôtel-erie appelée *Kent House*, en l'honneur du duc de Kent, père de la reine Victoria, qui y vécut de 1791 à 1794.

À l'embouchure de la rivière se trouve le coquet village de Montmorency, dont la fondation remonte à 1869. Une chapelle y fut élevée cette année-là. Ce ne fut qu'une mission jusqu'en 1890, date de l'érection canonique de la paroisse et de la nomination du premier curé résident.

C'est à Montmorency que le général Wolfe, le vainqueur des Plaines d'Abraham, débarqua une partie de ses troupes durant l'été de 1759. Un violent engagement eut lieu sur les hauteurs de Courville le 31 juillet. Les Anglais, supérieurs en nombre et en artillerie, furent mis en déroute par les défenseurs de Québec et laissèrent quatre ou cinq cents soldats sur le champ de bataille.

La force motrice pour la traction des tramways de Québec et du service suburbain est fournie par la chute Montmorency. D'autres industries de cette ville lui doivent leur énergie électrique. La même chute actionne les roues motrices d'une grande filature de coton établie à ses pieds.

VIATOR

CONCOURS D'AOUT-SEPTEMBRE 1931

1. Logogriphe.

Sur cinq pieds, je suis terrible aux jours sanglants de la guerre.

Enlevez ma tête, je suis un stupide animal.

Avec trois pieds, je suis une négation.

Avec deux, je deviens pronom.

2. Qui découvrit le sérum antirabique (con-la rage)?

b) A qui doit-on la découverte du radium?

3. Quels aviateurs ont fait récemment (juin dernier) le tour du monde en 8 jrs 15 heures?

b) Comment appelez-vous les avions pouvant amerrir?

Observez bien, en envoyant vos réponses, les conditions suivantes:

Faire parvenir ses solutions, au plus tard, le 24 septembre à

CONCOURS MENSUEL DE
L'OISEAU BLEU

1182, rue Saint-Laurent

Août-Septembre 1931.

Montréal, P.Q.

Résultat du concours de juin-juillet

1. L'Intendant Talon travailla avec ardeur au développement de la colonie, il encouragea l'agriculture, le commerce et l'industrie. Il protégea les explorateurs.

2. a) Un harmonica.

b) Fermez l'imposte, le vasistas.

c) Payer en argent, en espèces sonnantes, payer argent comptant.

d) La ligne est occupée.

3. Moisson, poisson, boisson.

Cent cinquante-trois solutions exactes nous sont parvenues. En dépit des vacances et du farniente bien mérité, nombre de concurrents ont été fidèles à la joute mensuelle. Félicitations à tous et cordial bonjour. Le sort a favorisé:

M. Gilles Pelletier, Boîte 33

Saint-Raymond, P.Q.

Mlle Yvette Tardif, Académie Saint-Georges

5608, Saint-Dominique, Montréal, P.Q.

Mlle Jeannette Gosselin

Académie Sainte-Catherine

530, Des Seigneurs, Montréal, P.Q.

Mlle Laurette Borduas

8278, Saint-Denis, Montréal

Ecole Saint-Alphonse, Youville

Mlle Jeanne Rémillard

Académie Saint-Joseph, Saint-Boniface, Man.

Mlle Thérèse Bérubé

194, rue Sisson, Pawtucket, R. I.

Ecole Saint-Jean-Baptiste, Classe F.

Nos concurrents vainqueurs ont reçu notre prime qui consiste en six prix de cinquante sous chacun.

La Semaine de Suzette

Vingt-sixième année, deuxième
semestre



Album cartonné de 264 pages,
format 9 x 12½

Romans enfantins, comédies et monologues. Modes de la poupée. Jeux de plein air et d'appartement. Recettes et devinettes. Histoires illustrées en noir et en couleurs.

Au comptoir .75s, par la poste .90s.



Service de Librairie du "Devoir"

430 Notre-Dame est, Montréal.



reflétera toujours le bonheur si vous épargnez régulièrement une partie de vos revenus.

LA BANQUE D'ÉPARGNE DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

"La Grande Banque des Travailleurs"

Fondée en 1846

Succursales dans toutes
les parties de la ville.

S 520

Coffrets de sûreté à toutes les
Succursales. Service de "Garde
des titres" au Bureau Principal.

Les précurseurs de la "Sauvegarde"



Pierre BOUCHER de BOUCHERVILLE

Ce nom évoque l'une des figures les plus attachantes de la Nouvelle-France.

Interprète, soldat, gouverneur, seigneur, fondateur de paroisses, cet homme de grand mérite excella dans toutes les fonctions qu'il fut appelé à exercer.

Il était originaire du Perche. Agé de 13 ans, il passa au Canada en juin 1635 en compagnie de son père M. Gaspard Boucher.

Envoyé chez les Hurons pour y apprendre leur langue, il séjourna quatre ans chez les guerriers de cette nation. De retour à Québec, il fut incorporé dans la garnison de cette ville. Il ne tarda pas à y être promu caporal, puis sergent. Il se fit toujours remarquer par sa bravoure et sa prudence.

Le 28 octobre 1663, M. de Mézy le nomma gouverneur des Trois-Rivières, poste le plus exposé aux coups des Iroquois alors tout-puissants.

M. d'Avaugour, devenu gouverneur de la Nouvelle-France, vit l'urgence de demander du renfort et députa vers Louis XIV celui qu'il croyait être le plus digne et le plus influent. Accueilli avec bienveillance par le grand roi, Pierre Boucher reçut l'assurance que la colonie serait secourue en hommes et en argent. Pour appuyer sa requête, le gouverneur des Trois-Rivières publia à Paris, en 1664, son *Histoire véritable et naturelle de la Nouvelle-France*.

En 1665, à la tête d'une faible garnison de 46 hommes, il repoussa à coups de canon 500 Agniers qui avaient résolu d'anéantir ce poste de traite.

L'Intendant Jean Talon lui concéda de vastes étendues de terre. En 1668, Pierre Boucher se démit de sa fonction de gouverneur pour s'établir sur son fief de Boucherville.

Il fut anobli par Louis XIV en 1707.

C'est dans sa seigneurie de Boucherville qu'il passa le reste de ses jours entouré d'égards par ses censitaires et respecté par sa nombreuses postérité. Chargé d'ans et de mérites, il s'éteignit dans la paix du Seigneur le 20 avril 1717, âgé de 97 ans.

Quelles leçons se dégagent d'une vie aussi remplie! Les Canadiens français ne devront leurs succès dans tous les domaines qu'au travail et à la constance dans le travail. Ils se doivent de fortifier leurs institutions économiques, "**LA SAUVEGARDE**" entre autres, la seule compagnie d'assurance-vie canadienne-française, solide comme le cap Eternité. Ses polices d'assurance sont pour ceux qui les possèdent une sûreté contre les trahisures de l'avenir.

Pour tous renseignements s'adresser à:

"LA SAUVEGARDE"

ASSURANCE-VIE

152, rue Notre-Dame Est

MONTREAL

OUVERTURE DES CLASSES



Notre rayon de livres classiques et de matériel scolaire est reconnu comme étant le plus complet de la province et comprend tous les ouvrages et articles en usage dans les maisons d'éducation française.

Pupitres, tables, chaises, Musées.
Cartes géographiques, globes terrestres.
Tableaux muraux d'histoire, de sciences.
Tableaux noirs, baguettes, brosses,
craie, compas.
Cahiers d'écriture, d'exercices, de dessin.
Articles et papier à dessin, peinture à l'eau.
Ardoises, éponges, cloches à main, signaux.
Aiguiseurs, coffrets, règles, canifs, visières.
Sacs d'école, valises pour écoliers, courroies.
Crayons, plumes et encres de toutes sortes.
Livres spéciaux pour commissions scolaires.



CATALOGUES SUIVANTS

envoyés sur demande

Fournitures de classe et de bureau.
Classiques canadiens et français.
Mobilier scolaire et de bureau.
Articles religieux pour récompenses scolaires.
Pièces de théâtre. Livres de bibliothèques.



GRANGER FRÈRES

Libraires, Papeters, Importateurs
54 Notre-Dame-Ouest, Montréal

La plus importante librairie et papeterie
française du Canada

DEPARTEMENT DU SECRETAIRE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

L'HONORABLE ATHANASE DAVID,
SECRETAIRE DE LA PROVINCE

ÉCOLES

TECHNIQUES

COURS TECHNIQUE — Cours de formation générale technique préparant aux carrières industrielles.

COURS DES METIERS — Cours préparant à l'exercice d'un métier en particulier.

COURS D'APPRENTISSAGE — Cours de temps partiel organisé en collaboration avec l'industrie. (Cours d'Imprimerie à l'Ecole Technique de Montréal, et cours pour les métiers du bâtiment).

COURS SPECIAUX — Cours variés répondant à un besoin particulier. (Mécaniciens en véhicules-moteurs et autres).

COURS DU SOIR — Pour les ouvriers qui n'ont pas eu l'avantage de suivre un cours industriel complet.

ECOLE TECHNIQUE DE MONTREAL

ECOLE TECHNIQUE DE QUEBEC

ECOLE TECHNIQUE DE HULL

AUGUSTIN FRIGON
Directeur Général de
l'Enseignement Technique
1430, rue Saint-Denis
MONTREAL

ÉCOLE POLYTECHNIQUE

DE MONTRÉAL

FONDÉE EN 1873

Laboratoires de Recherches et d'Essais
1430, rue Saint-Denis, Montréal

TÉLÉPHONES:—

Administration—

LANcaster 9207

Laboratoire Provincial des Mines: — LANcaster 7880

PROSPECTUS SUR DEMANDE

“L'ECLAIREUR”

Imprimeurs-Éditeurs

JOURNAUX — REVUES — PÉRIODIQUES

DEUX ÉTABLISSEMENTS!

Beauceville

Montréal

1723-1725, rue Saint-Denis

Tél: HARbour 8216-7

La Photogravure Nationale, Ltée
59, rue Sainte-Catherine Ouest
Montréal

Téléphone: MARquette 4549

Dessins - Vignettes - Photographies

Raison de la Rente Viagère

Le traitement du fonctionnaire monte avec le temps et lui assure, au terme de sa carrière, une pension proportionnée à son traitement.

L'ouvrier, au contraire, salaire maximum qui ses forces, la rente compense cette



touche tout d'abord un diminue ensuite avec viagère a pour but de diminution.

RENSEIGNEMENTS GRATUITS

Caisse Nationale d'Economie

55, rue Saint-Jacques O.

Montréal